

Le Monde DES LIVRES

LITTÉRATURES

ESSAIS

VENDREDI 19 FÉVRIER 1999



EDUARDO MANET
le Feuilleton
de Pierre Lepape page II



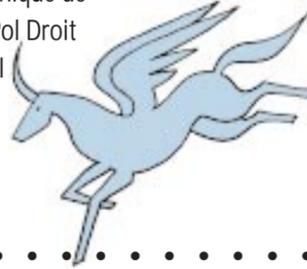
JEAN RISTAT
page III



LEONARDO SCIASCIA
pages IV et V

PRÉHISTOIRE

La Chronique de
Roger-Pol Droit
page VII



GABRIEL TARDE
page IX

LA BIOGRAPHIE

Historique, typologie, problèmes
juridiques, Salon... Enquête sur un
genre qui ne cesse de susciter
l'engouement
pages X et XI

Walsler, la volonté d'impuissance

Romans ou petites
proses, les livres de
l'écrivain suisse de
langue allemande
sont autant de voyages
dans un monde
féérique aux contours
d'une inquiétante
candeur. Un univers
aux pouvoirs
étrangement
enchanteurs

Si l'on devait qualifier le monde de Robert Walsler, il faudrait avoir recours aux catégories élémentaires et paradoxales dont il use lui-même à satiété, fondant sur elles, comme sans y penser, une esthétique et une morale existentielles : le petit et le grand, le bon et le méchant, le doux et le violent, le puissant et le fragile, le riche et le pauvre... Tous les livres de l'écrivain suisse de langue allemande, romans ou petites proses, sont des voyages, ou plus exactement des promenades dans ce monde de contrastes mystérieusement réconciliés. Monde féérique et pourtant naturel, dont l'inquiétante candeur, au lieu de nous projeter dans un au-delà inconsistant, nous ramène incessamment ici-bas,

dans les rues des villes, et, avec plus d'insistance, sur les chemins de traverse d'une campagne transfigurée.

Dès lors, comment peut-il se faire que le charme étrange consigné et déployé dans toutes ces pages agisse toujours ? Quelle est cette voix inimitable qui, tout en modulant le même air sans prestige apparent, parvient à maintenir le lecteur sous un tel enchantement qu'il en redemande, ravi, ne se lassant jamais ?

Les trois livres qui paraissent aujourd'hui rassemblent des courtes proses - d'une page à une dizaine - de Walsler. Le premier, *Les Rédactions de Fritz Kocher*, réunit trois ensembles composés et publiés par l'écrivain en 1904 (*Les Rédactions*), 1913 (*Petits Essais*) et 1914 (*Histoires*). Certains des textes de ce volume, comme l'admirable « Kleist à Thoune », avaient déjà été traduits par Jean-Claude Schneider (*Sur quelques-uns et sur lui-même*, Gallimard, « Arcades », 1993). Les vingt-cinq textes regroupés sous le titre de l'un d'eux,

Retour dans la neige, constituent le premier volume des proses publiées entre 1899 (Walsler avait alors vingt et un ans) et 1929 (date de son internement dans un établissement psychiatrique, qui ne prendra fin qu'à sa mort, le jour de Noël 1956), dans des journaux et revues et dont seule une partie fut reprise en

Patrick Kéchichian

volumes par l'écrivain. En association avec les Archives Walsler de Zurich, les éditions Zoé projettent ainsi de traduire l'ensemble de ces textes. *Marie*, enfin, est un bref récit datant de mai 1916.

Y aurait-il deux Walsler ? L'auteur des romans, qui publia entre 1906 et 1909 trois livres répondant à cette appellation - *Les Enfants Tanner*, *Le Commis* et *L'Institut Benjamenta*, traduit par Marthe Robert dès 1960, chez Grasset -, auxquels il faut ajouter *Le Brigand*, écrit en 1925, mais publié de manière posthume (1). Au moins trois autres romans furent détruits par l'écrivain. Le second Walsler serait celui des quelque mille cinq cents courtes proses commandées ou acceptées par les journaux berlinois et suisses, puis parfois rassemblées en recueils : contes, fables, histoires, rêves éveillés, fantaisies autobiographiques, « essais » - mais il ne faut pas se laisser troubler par ce mot, l'essayiste n'étant pas moins fantaisiste que l'écrivain. A l'exception des *Rédactions de Fritz Kocher*, qui sont juste antérieures aux romans, les autres livres de proses ont été publiés - jusqu'en 1925 - après la période romanesque.

Cette séparation est pour une bonne part artificielle. Si l'on prend les romans, on peut aisément détacher des pages qui ressembleraient alors, comme des sœurs, aux proses. A l'inverse, il n'est pas difficile d'imaginer les courtes histoires de Walsler développées jusqu'à devenir des romans. En fait, l'écrivain semble n'avoir aucun souci de la forme, encore moins du roman en tant que tel ; plus précisément, il néglige d'y penser. En ce début de siècle où l'esthétique romanesque va connaître une profonde révolution, il reste à l'écart. Robert Musil, l'un des tenants de cette « révolution », avait perçu cette marginalité ; il écrivait en 1914 que, au « jeu littéraire », Walsler substituait un « jeu humain, plein de souplesse, de rêverie, de liberté et qui offre toute la richesse morale de ces journées d'oisiveté, inutiles en apparence, où nos convictions les plus fermes se défont en une agréable indifférence ».

Négligence. Indifférence. Oisiveté. L'écriture de Walsler paraît obéir à ces injonctions d'une existence livrée à elle-même, abandonnée à « un indicible quelque chose ». L'obéissance est d'ailleurs la plus constante de ses tentations : ce qui donne à l'existence walsérienne une bien singulière figure... Pourtant, dernière cette paresse, ce vagabondage permanent qui ne veut souffrir aucune contrainte, sinon celle qu'il a librement consentie, une voix se compose, un style s'élabore, savamment aérien, un monde vient au jour. Monde inquiétant disions-nous, à force de frôler la folie, de déraisonner avec entrain et enthousiasme. Les autoportraits abondent, qui montrent « le fou ». Celui-ci, dans *Marie* : « Je me tiens moi-même pour un type plutôt bon, bête, honnête que mauvais, malin et dou-

teux, pour candide plutôt que complètement retors, pour plutôt droit que courbe et pour malheureusement plutôt insignifiant qu'important et considérable. » Toujours les oppositions...

Univers enchanté aussi, rédimé par la volonté d'impuissance, que la méchanceté et la malignité ont déserté.

Chez Walsler, le « prince du monde » est charmant, prime-sautier. Il tient son pouvoir de dénier tous les pouvoirs. Mais il reste un prince, comme Walsler lui-même auquel la littérature donne des ailes !

Walter Benjamin notait, en 1929, que « la guirlande est le modèle de ses phrases ». « L'idée qui les traverse en vacillant est un fainéant, un gueux et un génie, comme les héros des proses de Walsler. Il ne sait du reste montrer que des "héros", incapable de se détacher du personnage principal, et s'en est tenu à ses trois romans précoces pour ne vivre désormais que dans la fraternité de ses

cent gueux préférés », ajoutait Benjamin. Rappelons également que Kafka prisait beaucoup l'écrivain suisse, qu'il lisait en éclatant de rire.

Ces guirlandes et ce rire ne doivent cependant pas faire oublier le caractère pathétique des écrits de Robert Walsler, et singulièrement de toutes ces pages de prose qui semblent jetées au vent, comme un appel. « Dans un certain sens, nous sommes tous meurtris, nous ne faisons que nous habituer à passer outre cette réalité trop délicate, qui au quotidien ne peut être tolérée et qui, par conséquent, ne doit pas exister. »

Le lecteur, séduit, se surprend à répondre à cet appel. Walsler, et ses « gueux », devient son semblable, son prochain. « Le fou » n'est plus un étranger, mais un frère. Avec son profil bas, son humilité définitivement orgueilleuse, Walsler touche à l'universel.

(1) Tous chez Gallimard.

LES RÉDACTIONS DE FRITZ KOCHER

suivi de
HISTOIRES
et de **PETITS ESSAIS**
(*Fritz Kochers Aufsätze. Geschichten. Aufsätze*)
de Robert Walsler.
Traduit de l'allemand
(Suisse) par Jean Launay.
Gallimard,
« Du monde entier »,
342 p., 130 F (19,81 €).

RETOUR DANS LA NEIGE

Proses brèves, I
de Robert Walsler.
Traduit par Golnaz Houchidar,
préface de Bernhard Echte.
Ed. Zoé (Genève, diff. Harmonia
Mundi), 144 p., 98 F (14,94 €).

MARIE
de Robert Walsler.
Traduit par Jean Launay
(bilingue).
Ed. du Rocher 96 p., 34 F (5,18 €).



ROBERT WALSER ARCHIV

DOMINIQUE NOGUEZ

IMMORALITÉS

suivi d'un

DICTIONNAIRE DE L'AMOUR



L'INFINI

GALLIMARD



La Havane mon amour

D'AMOUR ET D'EXIL
d'Eduardo Manet.
Grasset, 280 p., 126 F (19,21 €).

Grand théologien du XII^e siècle, salué comme le nouvel Augustin, originaire, on ne sait trop, de Saxe, de Lorraine ou de Flandres, mais installé à Paris, Hugues de Saint-Victor écrivait : « Raffiné est l'homme pour qui la patrie est douce, courageux celui pour qui tout sol est une patrie, mais parfait est celui pour qui le monde entier est un exil. » Saint-Victor aurait pu préfacer le dernier roman d'Eduardo Manet.

Manet distingue en effet très justement trois manières d'être exilé qu'on a trop tendance à confondre. Il y a ceux qui ont été jetés hors de leur patrie par la férocité d'un régime politique auquel ils s'opposaient. Ceux-là ont emporté leur pays dans leurs bagages ; ils sont entre parenthèses, leur exil est une quarantaine, même si la quarantaine doit durer quarante ans. Intacts, ils attendent que les temps changent pour rentrer à la maison. Le père Hugo sur son rocher de Guernesey guettant la chute de Napoléon le petit, Soljenitsyne dans sa Russie américaine du Vermont, mais aussi les malfrats cubains de Miami guettant le signal de la chute de Fidel pour retrouver à La Havane leurs lucratives activités antérieures.

Il y a la masse, souvent anonyme, de ces exilés qu'on nomme aussi immigrés. Des ouvriers, des paysans, des employés qui cherchent simplement sur la terre un endroit à eux. Parce qu'ils sont de trop à l'endroit où ils sont nés. De trop pour vivre, pour travailler, pour nourrir leur famille. Ils abandonnent peu et ne demandent pas grand-chose : un coin de la planète pour subsister ; et c'est souvent encore trop.

Et puis il y a le cas plus étrange des « vrais » exilés, ceux qu'Hugues de Saint-Victor qualifie de « parfaits » : ceux qui ont choisi l'exil quand rien ne les obligeait à le faire, sinon une impérieuse et intérieure nécessité. C'est le cas de Leonardo Esteban, le héros du roman d'Eduardo Manet. C'est le cas de Manet lui-même, qui a quitté Cuba et sa langue maternelle il y a trente ans pour vivre en France et écrire en français. Le plus souvent sur Cuba.

Leonardo Esteban n'a aucun ennui politique avec le régime castriste. C'est un fonctionnaire zélé et efficace, employé dans les délicates négociations internationales du commerce extérieur cubain. Il voyage beaucoup et plutôt librement. Il entretient depuis onze ans une tropicale liaison amoureuse avec Berta, une de ses collègues, mariée, mère de deux enfants, militante irréprochable et sœur du puissant responsable de l'espionnage cubain. Leonardo a été envoyé en France, au Pays basque, à l'automne 1998, pour négocier un contrat avec un investisseur. Mais les négociations durent plus longtemps qu'il n'est permis. A La Havane, les autorités soupçonnent Leonardo de s'être laissé séduire, comme tant d'autres avant lui, par les sirènes du capitalisme. Pour le convaincre de rentrer à Cuba et de reprendre sa place dans ce qu'il est convenu d'appeler la « révolution », elles lui envoient Berta. Très vite, la jeune

Le roman d'Eduardo Manet tranche avec la littérature courante de l'exil et avec la mode idéologique. D'avoir choisi l'exil lui évite les règlements de comptes sommaires. C'est par amour de Cuba, par fidélité à Cuba, que le héros s'enchaîne à l'exil. Il ne s'agit pas de savoir d'où l'on vient mais ce que l'on quitte

femme se rend compte qu'elle ne repartira pas avec son amant. La partie change de sens : est-ce que l'amour sera assez fort pour que Berta, à son tour, décide d'abandonner sa famille, son idéal politique et son île assiégée pour goûter au bonheur amer de l'exil ?

Le roman d'Eduardo Manet tranche avec la littérature courante de l'exil. Il tranche également avec la mode idéologique. Les exilés cubains, et nul ne le leur reprochera, nous ont habitués aux diatribes contre le régime castriste et contre son Lider maximo transfiguré en père Ubu barbu, régnant par la terreur policière et l'embrigadement sur un pays détruit, en proie à l'incompétence, à la corruption et à l'application aveugle d'une version caraïbe du marxisme-léninisme militarisé. Rien de tout cela chez Manet. D'avoir choisi l'exil lui évite les règlements de comptes sommaires. Il ne fait pas l'impasse sur la privation des libertés, mais pas davantage sur le combat pour la justice. Il évite les caricatures. Il préfère la réalité qu'il a choisi de vivre dans la distance de l'écriture, dans l'éloignement d'une autre langue.

La réalité, c'est le slogan simple et terrible de Castro :

« Avec la révolution, tout ; contre la révolution, rien. » Cela permet tous les ridicules, toutes les hypocrisies et tous les cynismes du militantisme révolutionnaire. Cela permet d'impensables mélanges de rigorisme et d'exubérance, de pauvreté et de générosité, de dogmatisme et d'invention. Et des rencontres inattendues, comme celle de l'immense croix dressée sur la place de la Révolution lors de la visite de Jean Paul II, avec, en pendant, non moins immense, le portrait de Che Guevara.

D'amour et d'exil n'a pas pour but de juger. Comme l'indique le titre, il s'agit d'amour. C'est par amour de Cuba, par fidélité à Cuba que Leonardo s'enchaîne à l'exil. Enfant, il a connu un Basque, Anton, un ancien combattant de la République espagnole qui a dû fuir son pays et le franquisme et a trouvé refuge dans l'île. Anton est devenu un père pour Leonardo, ensemble ils se sont battus contre l'effroyable dictature de Batista. Avant de mourir des tortures qu'il a subies, Anton a révélé au jeune garçon l'existence d'une valise de documents demeurée au Pays basque. Leonardo part à la recherche de cette vieille relique, témoin d'un père d'adoption qui avait adopté Cuba.

Nous sommes donc aux antipodes du traditionnel voyage initiatique à la recherche des racines et de l'identité. Il ne s'agit pas de savoir d'où l'on vient mais ce que l'on quitte : les racines de l'exil. Leonardo accomplit le voyage de retour qu'Anton a choisi de ne pas faire. Par l'exil, il rompt l'exil de l'autre, il rentre au pays qui n'est pas le sien. Il boucle un passé. Il devient aussi ce qu'il était sans en avoir conscience : un Cubain, c'est-à-dire un exilé, venu d'Europe, d'Afrique, d'Amérique ou d'Asie, de son gré ou par la force, pour se mêler à d'autres exilés et former, malgré tout, malgré les prédateurs, une nation.

Leonardo parie sur le passé, il s'y réfugie, comme ces Cubains sans illusion qui continuent à soutenir Castro par fidélité aux espérances quarantennaires de la Sierra Maestra. Berta, la belle espionne, regarde vers l'avenir, vers ses enfants, quitte à sacrifier son bonheur présent. Leonardo boucle l'histoire, Berta n'en a pas fini avec

elle, la nostalgie n'est pas son fort : elle espère. Espérer, c'est aussi savoir que le pire peut arriver. Le triomphe du cynisme, le décalage de la révolution dans le tourisme et la prostitution et même le retour en arrière, au temps où Cuba était le bordel de luxe des Etats-Unis, surveillé par des maquereaux galonnés et sanguinaires. Berta prend ce risque-là, celui du futur, inséparable de tout projet. Elle s'y sacrifie. Et Manet est aussi avec elle, comme il est avec Leonardo. L'exil, c'est aussi ce va-et-vient de la conscience et du cœur et l'impossibilité de faire cesser ce mouvement.

Eduardo Manet est un excellent auteur de théâtre. Les soixante-huitards et leurs vieux parents se souviennent encore du grand succès de sa pièce *Les Nommes (Las Monjas)*, mise en scène par Roger Blin en 1969. Plus récemment, *Un balcon sur les Andes, Mendoza en Argentine* et *Ma'dea* ont effectué une troublante jonction entre la moderne tradition européenne de l'absurde et l'atmosphère scénique des Caraïbes marquée par le rythme et les rites, le cérémonial vaudou et les jeux de marionnettes. Pas étonnant donc si les dialogues d'*Amour et d'exil* sont si percutants, si efficaces, sans cesser d'être sobres – alors que les héros du livre, tant pour délier leur langue que par goût de la fête, boivent beaucoup.

On est en revanche assez époustoufflé par la construction du roman. Pour les besoins de sa cause, Eduardo Manet a conçu une de ces mirobolantes architectures en continu comme en élaboration dans leurs ateliers les expérimentateurs des années 60. Avec multiplication des narrateurs et multiplication des temps du récit minutieusement ajustés dans le même cadre. On passe sans transition du présent de l'action – l'automne 98 au Pays basque – à l'évocation d'une autre époque et d'un autre lieu – La Havane 1969, la guerre d'Espagne en 1939 ou l'Orient en août 1896 pendant la guerre d'indépendance qui oppose les Cubains aux Espagnols, sous l'œil avide des Etats-Unis. Selon le personnage qui parle, la carte de l'exil change de forme, de couleurs et de ton, c'est comme un puzzle dont les pièces n'auraient ni les mêmes configurations ni les mêmes emboîtements selon le joueur qui les manipule et le moment où il le fait.

Quand il arrive qu'on les relise aujourd'hui, les hardieses avant-gardistes d'avant-hier ont le plus souvent un petit air de bricolage laborieux, quelque chose d'à la fois gamin et m'as-tu vu agité par le prurit de la Théorie. On pense à Houellebecq tel qu'on le lira dans dix ans, ou dans cinq. Avec Manet, ces petits jeux d'apprentissage ont passé l'âge de l'acné et, pour le lecteur, du casse-tête chinois. Les temps, les lieux, les personnages, les points de vue coulent paisiblement – naturellement serait-on tenté de dire si ce n'était par art – dans le même lit du récit.

A un moment de leur duo d'amour et d'affrontement, mémoire contre avenir, Leonardo et Berta évoquent le duel franco-japonais d'*Hiroshima mon amour*. Plus qu'un hommage, c'est une clé. La Havane mon amour murmurent ensemble celle qui reste et celui qui, déjà, est ailleurs.

Le Génie de la Comédie

Le castrat Zambinella, la plus intrigante des créatures de Balzac, n'est pas un de ses fameux « doubles ». Il est son Génie même, celui qui va tout enfant. « Ah ! c'était bien la mort et la vie, ma pensée, une arabesque imaginaire, une chimère hideuse à moitié, divinement femelle par le corsage. » Zambinella est à la fois un élixir de longue vie et une peau de chagrin. D'abord centenaire, il devient jeune femme puis se redécroît à la fin. Zambinella est l'art fait homme-femme. Vieillard énigmatique, ses rides sont « aussi pressées que les feuillettes dans la tranche d'un livre ». Jeune diva, « c'était plus qu'une femme, c'était un chef-d'œuvre ! ».

Il souffle où il veut et gonfle comme une voile la panse géniale de son créateur. « Cette voix d'ange, cette voix délicate eût été un contresens, si elle fût sortie d'un corps autre que le tien. »

Zambinella est l'inspiration prodigieuse de Balzac qui roule au gré des pages ses milliers d'enfants, « voix agile, fraîche et d'un timbre argenté, souple comme un fil auquel le moindre souffle d'air donne une forme, qu'il roule et déroule, développe et disperse ».

Principe pneumatique de la Comédie, Zambinella, « création artificielle » et « trésor intrinsèque », en condense l'éternelle fraîcheur : « Elle avait tout à la fois cent ans et vingt-deux ans. » L'harmonie parfaite : « Il admirait en ce moment la beauté idéale de laquelle il avait jusqu'alors cherché çà et là les perfections dans la nature. » L'infinie richesse : « Jamais mine plus féconde ne s'était ouverte aux chercheurs de mystères. » L'universalité interlope : « Tous les membres de cette famille parlaient l'italien, le français, l'espagnol, l'anglais et l'allemand, avec assez de perfection pour faire supposer qu'ils avaient dû longtemps séjourner parmi ces différents peuples. » Enfin, bien sûr, la garantie de postérité : « Il voyait la Zambinella, lui parlait, la suppliait, épuisait mille années de vie et de bonheur avec elle, en la plaçant dans toutes les situations imaginables, en essayant, pour ainsi dire, l'avenir avec elle. »



Figures de la Comédie

ZAMBINELLA

Né en 1738.

Dernier des castrats, héros de *Sarrasine*, publiée en 1830 dans *La Revue de Paris*, et reprise dans « Scènes de la vie parisienne ».

L.-A. BESNINER - PARIS, MAISON DE BALZAC

Stéphane Zagdanski

BANDE DESSINÉE

par Yves-Marie Labé

Coups de griffes

MOMENTS DE LASSITUDE

de Claire Bretécher.
catalogue de l'exposition,
Ed. Claire Bretécher, 60 p., 170 F (25,91 €).

RONALD SEARLE DANS « LE MONDE »

Le Cherche Midi éditeur,
« La Bibliothèque du dessinateur »,
126 p., 120 F (18,29 €).

RAYMOND MACHEROT

de J.-F. Douvry, J.-P. Mercier,
V. Baudoux, J.-F. Chevalier,
D. Fano et G. Ratier,
Ed. Mosquito, 128 p., 100F (15,24€).

Les lecteurs familiers des *Frustrés* ou d'*Agrippine* et ceux qui s'extasiaient déjà, il y a plus de trente ans, sur les trouvailles verbales et graphiques de *Baratine* et *Molagaga* vont pouvoir prendre la mesure du talent de leur créatrice commune, Claire Bretécher. Intitulée avec une distance toute bretécherienne « Moment de lassitude », une exposition de ses dessins à l'encre, au feutre ou à la peinture acrylique sur papier, carton ou kraft a lieu du 6 février au 6 mars à la galerie parisienne Christian Desbois (14, avenue de La Bourdonnais, 75007 Paris).

Les dessins exposés, sauvés de la corbeille à papier, illustrent cette manière toute personnelle qu'a Claire Bretécher de griffer des silhouettes, d'imposer dans l'espace d'une case des personnages en suggérant leur humeur du moment, et de tisser ainsi un lien ténu entre le sujet et le lecteur-spectateur. Qu'il s'agisse d'autopourtraits, de dessins de femmes ou d'hommes dans leur quotidien, du bain de pieds au coup de téléphone, du lit à la plage, ils laissent planer une interrogation, deviner un vide, et finalement inspirent une vision philosophique empreinte d'un humour toujours à la dérive.

Le trait de Ronald Searle est aussi celui d'un artiste doublé d'un homme de presse, auquel de nombreux dessinateurs de BD, comme François Boucq par exemple, vouent une admiration sans bornes. Reconnaisable entre tous par son dynamisme et sa finesse, le graphisme de Ronald Searle fut d'abord mis au service des reportages qu'il effectua pendant la deuxième guerre mondiale dans les camps japonais de prisonniers – notamment celui du pont de la rivière Kwai. Après les plus grands journaux nord-américains (du *Herald Tribune* au *New Yorker*), c'est au *Monde* qu'il a prêté son trait et son talent d'observation matiné de distance et d'humour. Parus entre 1995 et 1998, les dessins de Ronald Searle, qu'il s'agisse de l'Europe, des scandales politico-financiers, de la mort de Lady Diana, etc., reconstituent l'agenda, féroce et léger, des turpitudes et des émois de l'actualité récente.

De facture très différente, les dessins animaliers d'un des grands auteurs de bande dessinée encore vivants, Raymond Macherot, ont nourri des générations de lecteurs de *Spirou* et du *Journal de Tintin*, ainsi que des cohortes d'élèves dessinateurs. Mais la monographie que lui consacrent les éditions Mosquito – après celles de Margerin, Juillard, etc., et avant celle dévolue à l'œuvre de Boucq – donne aussi une idée du talent de cet auteur ardennais de soixante-quatorze ans et de sa volonté d'inscrire ses fables dans l'actualité historique qui fut la sienne, en critiquant par exemple l'industrie des armes de guerre ou le pouvoir despotique.

● UN TEMPS DE TOUSSAINT, de Pascal Rabaté et Angelo Zamparutti

Un bistrot, fréquenté par des habitués dont un croque-mort et un idiot de village. Des numéros joués au Loto et une voiture d'occasion vendue à la va-vite. Il n'en faut pas plus pour que Rabaté et son scénariste Zamparutti bouclent une histoire où le hasard joue à nouveau la nique à l'humour le plus noir, au fil d'une galerie de dessins en noir et blanc, magnifiques de sens et de sûreté de trait (Amok Editions, « Feu ! », 20 p., 42 F [6,40 €]).

● LES RÉVOLTÉS, TOME 2, de Jean Dufaux et Marc Malés

Après le récit de la vie d'une famille de milliardaires américains, les Stirling, troublée par un enfant venu d'ailleurs, Waldo, ce deuxième volet des *Révoltés* raconte la suite de cette saga familiale plongée dans un univers à la fois poisseux et brillant. Meurtre, inceste et trafics rythment ce thriller où les personnages se démentent pour exister, au cœur des paillettes d'un Hollywood émergent et au son du jazz naissant. Dans ce scénario construit comme un long métrage, chaque case recèle des trésors d'ingéniosité graphique. Les contre-plongées répondent aux gros plans tandis que les moues des visages s'évanouissent dans l'Amérique urbaine des années 30, superbement recréée, et que des couleurs inattendues donnent une intensité désespérée à cette histoire de mort et de pouvoir (Ed. Glénat, « Caractère », 48 p., 78 F [11,89 €]).

● P.L.G., SPÉCIAL 20 ANS

Plein la gueule pour pas un rond (P.L.G.P.R., devenu P.L.G.), fanzine de BD qui a depuis longtemps atteint la maturité professionnelle des plus grands, célèbre sa double décennie d'existence par un numéro double daté de l'hiver 1998-1999, dont Jean-Pierre Gibrat (*Goudard et la Parisienne, Les Sursis*, etc.) a dessiné la couverture. Passerelle entre les auteurs reconnus, comme Gibrat, et les talents en élosion, comme Sylvain Victor (*Les Deux camions, Le Doute*, etc.) ou Stanislas (*Yvan, prince des étoiles*), P.L.G., en plus d'alimenter une intéressante rubrique consacrée à la vie des fanzines, est aussi éditeur, notamment, excusez du peu, de Joe Spinelli et de Jean-Christophe Chauzy. (P.L.G., BP 94, 92123 Montrouge Cedex)

● LES RAMEAUX DE SALICORNE, de Pierre-Yves Gabrion

Les hommes de Salicorne ont rendez-vous sur la lande avec une fée, dans la nuit qui suit la journée des Rameaux. Brian, un garçonnet né bâtarde et surnommé La Mouche, va découvrir le secret de cette communauté virile et perturber la cérémonie, sur fond de meurtre. Grâce à un graphisme inspiré des contes d'autrefois et à des couleurs chaudes, Pierre-Yves Gabrion a bâti une fable séduisante, où la quête du père et le dévoilement d'un secret valent initiation (Ed. Casterman, 64 p., 80 F [12,19 €]).

● LES VÉRITÉS DE LA V, de Pierre Christin et Alexis Lemoine.

Et si le général de Gaulle avait péri dans l'attentat du Petit-Clamart ? Et si François Mitterrand, à force d'échecs électoraux, avait choisi la littérature ? En croisant petite et grande histoire, Pierre Christin use de son double don d'écrivain et de journaliste pour conter cette « vraie-fausse » V^e République, illustrée de dessins de presse réjouissants. L'épilogue amusera plus d'un lecteur (Dargaud Editeur, « Les correspondances de Pierre Christin », 46 p., 85 F [12,95 €]).

chapitre.com
VOTRE LIBRAIRIE SUR INTERNET

“Tous les livres français, même les introuvables”

350 000 LIVRES NEUFS ET 50 000 LIVRES INTROUVABLES

www.chapitre.com - minitel : 3615 ALIR (2,23 F/min)
E-mail : librairie@chapitre.com - 41, rue de Richelieu - 75001 Paris - Fax : 01 42 97 94 96

Jean Ristat, l'exil pour tout royaume

Il a publié son premier recueil de poèmes à quinze ans, a été le dernier compagnon d'Aragon, est l'auteur trop méconnu d'une œuvre singulière et contestataire. Il publie aujourd'hui un poème sur la mort de l'homme aimé et ses entretiens avec Aragon sur Matisse

LA MORT DE L'AIMÉ
Tombeau de M. Philippe Desvoy
de Jean Ristat.
Stock, 46 p., 80 F (12,19 €).

ARAGON :
SUR HENRI MATISSE
Entretiens avec Jean Ristat.
Stock, 124 p., 79 F (12,04 €).

Dans son abandon liquide, le premier vers de *La Mort de l'aimé*, que Jean Ristat dédie à son compagnon mort du sida, résume le thème du poème : « Viens voir Marceline comment un homme pleure. » C'est à une femme, disparue il y a plus d'un siècle que le poète confie la cicatrisation du deuil, Marceline Desbordes-Valmore (1786-1859), cantatrice et poète jadis célèbre dont il implore le fantôme.

portrait

« Le poème n'épuise pas la souffrance. (...) Il est un exercice d'humilité qui transmet intacts l'amour et le désir »

« Marceline est ma sœur, explique Jean Ristat, je suis Marceline, je ressens et j'exprime l'amour et sa perte comme elle les a vécus et chantés. Je vibre à l'unisson de sa poésie. Un de mes projets tenace est de publier les inédits de Marceline Desbordes-Valmore. » Leur fraternelle et tragique connivence est au cœur d'un trio d'affinités électives. « Marceline Desbordes-Valmore a été le trait d'union entre Aragon et moi, bien avant que je ne le rencontre. Dans le Voyage d'Italie, Aragon évoque Marceline. J'ai tout compris en lisant le passage où Aragon prend la voix de Marceline qui pleure son jeune amant (Olivier dans la fiction, Henri de Latouche pour l'état civil). Pour Aragon et moi, Marce-

line fut notre commune féminité. Comment dire plus simplement notre mutuel attachement. » Après la mort d'Elsa Triolet, de 1970 à 1982 (année du décès du poète), Jean Ristat partagea l'existence de Louis Aragon. Il en est l'héritier et le légataire universel.

La Mort de l'aimé témoigne d'une part plus secrète de la vie intime de Jean Ristat. « J'ai rencontré Philippe Desvoy le 22 décembre 1972. J'ai d'abord vu ses yeux. Nous ne nous sommes plus quittés. Plus de vingt ans plus tard, j'ai fermé ces mêmes yeux. » Jean Ristat avait déjà publié *Tombeau de M. Aragon*, renouant avec un genre littéraire du XIX^e siècle qui s'inspire de celui créé en musique à l'époque baroque. Le tombeau est un hommage à un confrère défunt. Marin Marais en a composé un à la mémoire de M. de Sainte-Colombe, son maître vénéré; Maurice Ravel a célébré Couperin le Grand, auquel il mêle le souvenir de six de ses amis disparus au cours de la première guerre mondiale; *Tombeau de Claude Debussy*, de Maurice Ohana, est l'un des plus magnifiques. En poésie, Jean Ristat cite *Tombeau de Théophile Gautier*, de Mallarmé.

« Ce n'est pas un éloge funèbre qui fige le disparu en statue et ne retient que l'hommage convenu. Le tombeau est au sens propre ce que l'on construit de visible et d'éternel pour ne pas oublier le corps maintenant invisible. Le tombeau contient la douleur sans la rejeter. J'ai terminé *Tombeau de M. Philippe Desvoy* dans ma maison de Touraine, où je me retire pour écrire (seul depuis qu'il n'est plus là). J'avais disposé plusieurs pupitres dans mon grenier-bureau. Sur chacune des "partitions", j'écrivais une des "voix" du poème. La composition de *La Mort de l'aimé* correspond à l'évolution de la maladie d'un homme qui n'est cé-



H. BAUDAT/OPALE

lèbre que pour moi. J'ai donc utilisé le mot tombeau en sous-titre et j'ai gardé son nom dans le texte manuscrit qu'on peut voir et lire avec ses ratures dans la deuxième partie du livre. »

« La troisième partie a été écrite en Bretagne, où nous étions en vacances avant que le mal l'emporte. Après sa mort, ce fut le silence pendant deux ans. Je n'arrivais pas à clore le poème. Il m'était impossible d'écrire le mot "mort" qui orchestrait le poème mais m'arrachait le souvenir charnel. Le roman ressuscite le passé. Le poème

n'épuise pas la souffrance. Il accompli un certain travail de deuil mais n'a pas de pouvoir d'oubli. Il permet de sortir de la paralysie de l'hébété sans s'extraire de la douleur. » Dans l'arrière-salle du bistrot où nous nous sommes réfugiés, Jean Ristat récite les deux vers fatidiques : « Mort mort l'écrire mort mort l'enfant aux yeux bleus/ Et sceller le silence l'écrire mort mort. »

Jean Ristat n'a pas écrit de journal intime. Le regrette-t-il ? « Je n'ai pas voulu être le voyeur d'Aragon, un homme pour qui

j'avais une infinie tendresse. Il m'aurait été impossible de prendre des notes alors qu'il se fait entièrement à moi et que je protègeais sa vieillesse. Le journal est une manœuvre égocentrique. Le poème est un exercice d'humilité qui transmet intacts l'amour et le désir. » Le plus « physique » de sa relation à Philippe Desvoy, sa désespérance cruelle, est confessé dans le poème : « Ecoute j'ai peur du silence comme d'une/Banquise le lit aux draps durs et froids les mots/ Des couteaux sur la langue la vive blessure (...) Ô écoute je ne peux même plus pleurer/ Je suis comme la mouche sur une vitre à/ Désirer le ciel qui la refuse et je tombe/ Sais-tu le ventre lorsqu'il attend la morsure. »

Jean Ristat sourit : « Le poème permet de tout dire » et détache deux vers, l'ellipse qui dit le désir précis du corps masculin : « Le lourd balancier d'une horloge suspendu/ Entre tes jambes l'adoration du saint. »

Jean Ristat a publié son premier recueil de poèmes à quinze ans, en 1958 : *La Cité sans nom*. A seize ans, il fréquentait le groupe Tel quel. A vingt-deux ans, son premier livre important paraissait alors qu'il était membre de L'Herne. « J'ai rencontré Aragon à ce moment-là. Il avait lu le manuscrit de mon livre : Le Lit de Nicolas Boileau et de Jules Verne. Il m'a téléphoné : "Je viens de vous lire, je voudrais vous voir." Alors commence la première période de ma relation avec Aragon. » Enthousiaste, Aragon fait l'éloge du jeune poète à la « une » des *Lettres françaises*.

L'ombre d'Aragon pèse sur Jean Ristat, escamote son œuvre singulière et contestataire (poésie, essais critiques, théâtre; sa tragi-comédie, *La Perruque du vieux Lénine*, est un régal de subversion). L'engagement politique de Ristat, son courage lorsqu'il dirigeait *Les Lettres françaises*,

son rôle de découvreur à la tête, aujourd'hui, de sa revue *Digraphe* et ce poème sur la mort de son ami valent toutes les gesticulations militantes.

Homme cultivé, fidèle au Parti communiste auquel il a dédié son poème *Ode pour hâter la venue du printemps*, dandy perdu dans la mémoire des utopies de gauche mais curieux de la transgression érotique, fou de littérature, il détonne et inquiète... « Que fait-on de l'amour quand le corps ne suit pas ? », ose-t-il demander à une époque où la sexualité est la fausse réponse.

« Je ne suis plus qu'une pièce rapportée. Je suis en exil du Parti communiste, de l'amour, du monde littéraire et du milieu gay qui devrait être ma famille. Je suis seul. Les communistes ne me pardonnent pas d'avoir "terni" l'image d'Aragon, d'avoir ouvert Les Lettres françaises à la question de l'érotisme, d'y avoir hébergé des pages gay lorsque Gai pied s'est arrêté. Et je n'ai plus de compagnon. » Jean Ristat rêve : « Je suis un cheval fou sans cavalier. » Il est 2 heures du matin. Sa nuit commence.

Reintré à l'aube dans la maison de Yerres remplie de reliques rares et précieuses ayant appartenu à Louis Aragon, il mettra la dernière main à un texte sur la peinture d'Olivier Debré (ses rideaux de théâtre), il relira l'étonnant dialogue avec Aragon sur Matisse. Il décryptera une série d'entretiens radiophoniques entre Deleuze et Aragon, et il mettra en route un recueil de poèmes sur les fleurs qu'a chantées Marceline Desbordes-Valmore, selon la méthode du *Déroulé cycliste* où il envisageait l'amplitude de l'existence à partir des « pièces » d'un vélo.

La solitude certes, mais riche et féconde. Pour le poète, l'exil est un royaume.

Hugo Marsan

Désamour au jardin

ONZE ANS PLUS TARD
de Pascale Kramer.
Calmann-Lévy, 158 p.,
85 F (12,95 €).

Un mois d'abandon, pour un jardin cultivé depuis dix ans : c'est assez pour ensauvager ce coin de nature clos dans la ville, décor rassurant de la vie conjugale de Betty et David. L'herbe spongieuse, les marguerites moisées : tout devient « imbroglie », cadre légal pour ce couple qui se défait, dans une tragédie dont le dénouement nous est donné d'avance.

Betty est « superbe et irritante ». La villa cossue, achetée peu après le mariage, semble pour elle un refuge contre des « peurs obscures » : le « paradis minuscule » du jardin ombreux, banalement ordonné, provoque en elle une joie possessive que, devant David, elle cherche à minimiser, « de peur d'avoir à lui en être en quoi ce soit redevable un jour ». Le « bonheur exaltant » des débuts se détériore insidieusement, tourne à « l'enfer exigü ». Lorsque Betty perd son enfant, David – il ignorait qu'elle en attendait un –, pour la première fois après deux ans de mariage, découvre qu'ils vont pouvoir se haïr. A ce « duel absurde » assistent des comparses : Franck, l'associé de David; Diane, la sœur de Betty, plus jeune, plus vive, moins secrète; Tina, une amie; Frédérique, une jeune rivale.

Pascale Kramer, avec une « infinie précision », évalue la « balance des torts », guette les imperceptibles nuances du déplaisir et de l'ennui, de l'inquiétude et de la cruauté, qui laissent pressentir « l'irréparable ». En trois romans (après *Manu* et *Le Bateau sec*), elle a imposé une écriture froidement sensuelle, féroce, lucide et tendue à l'extrême, qui analyse ici, avec une acuité sans concession, tous les degrés du désamour.

Monique Petillon

L'homme discret de la NRF

Il fut l'un des fondateurs de la revue, en 1909 : avec Gide en figure centrale, les « notes-memento » de Jean Schlumberger forment un précieux témoignage

NOTES SUR LA VIE LITTÉRAIRE 1902-1968

de Jean Schlumberger.
Edition établie, présentée et annotée par Pascal Mercier.
Gallimard, « Cahiers de la NRF », 468 p., 180 F (27,44 €).

Jean Schlumberger, l'un des fondateurs de *La Nouvelle Revue française* avec Gide, Ruyters, Copeau, Drouin et Ghéon, avait assez diplomatiquement retracé son parcours intellectuel dans *Eveils* (1949), *Madeleine* et *André Gide* (1956), *Rencontres* (1968). On découvre cependant dans ces *Notes sur la vie littéraire* – extraites par Pascal Mercier de ses dix fois plus volumineux « carnets » – avec quelle constante attention il s'inscrivait dans l'histoire de la NRF. Dès octobre 1920, il s'insurgea contre la propension de son directeur d'alors, Jacques Rivière, à accueillir « des œuvres anarchistes et négatives de tout, y compris la littérature »; pourtant, quand la revue refusa Proust, la faute en incombait d'abord à Schlumberger, qui négligea de lire le manuscrit d'un écrivain qu'il ne comprenait guère : « Chagrin de ne pouvoir servir de témoin pour dissiper le mensonge de cette œuvre », pensa-t-il devant le cadavre de Proust... Plus tard, c'est au sujet d'un aveu de Rivière, dédicé en 1925 (« Désormais je ne m'intéresse plus qu'à une chose, bien mentir et baiser »), qu'il s'interrogea, doutant de la véracité de ce propos qui pesa dans l'histoire des protagonistes de la revue.

Sur les réunions du Comité national des écrivains, qui, après guerre, édictèrent, dans l'« improvisation » et la « confusion », leurs listes noires, son témoignage est encore précieux; comme sur les prosaïques raisons du divorce entre Gallimard et *Les Temps modernes* en 1948. Fatalement, dès que Schlumberger a passé

soixante ans, ses notes se muent en litanie des agonies et des morts – Paul Desjardins l'utopiste en 1940, Jacques Copeau le despotique en 1949, André Gide l'initiateur en 1951, Roger Martin du Gard le fidèle en 1958 –, qu'il a connus tellement plus vivants que lui, tellement moins raisonnables à force d'affirmation de soi et d'intelligence parfois vaine, ces morts auxquels il lisait ses œuvres en cours, sollicitant leurs critiques, justifiant ses choix, ces morts auxquels il vouait une amitié bienveillante...

Bien sûr, la figure centrale de ses « notes-memento », c'est Gide, avec son énervante personnalité d'« apprenti-sorcier », d'« entre-



Jean Schlumberger (1877-1968), descendant de Bernouilli et de Guizot, publia ses premiers poèmes en 1903; il se voulut également romancier à la psychologie audacieuse, remarqué par Péguy dès 1906, et auteur dramatique. Dreyfusard, animateur des Universités populaires, il fut l'un des fondateurs en 1909 de *La Nouvelle Revue française*, dont il dessina le sigle, puis en 1913 du Théâtre du Vieux-Colombier et des Décades de Pontigny. Il donna ses textes et critiques à *Vendredi*, puis, dès 1937, au *Figaro*, dont il devint l'administrateur de 1953 à 1965.

metteur », et cette œuvre dangereuse qui se fit sous les yeux de son ami à la fois admiratif et sévère. Ainsi, en août 1922, Schlumberger tenta de convaincre Gide de ne pas imprimer des pages de son *Journal*, ni surtout *Corydon* : « Tu me parles du crédit que j'enlèverai, raisonna Gide, à tout ce que je pourrai dire d'autre; mais est-ce que je ne le regagnerai pas par la liberté que cela me donnera ? » En janvier 1923, même débat, conclu à l'avantage d'un Gide décidé à publier *Si le grain ne meurt*...

Schlumberger, pour autant, ne se contentait pas d'enregistrer les risques que son ami prenait, qu'il s'agit de négocier l'aveu de sa pécuniaire ou de dénoncer les mé-

faits du colonialisme, comme en ce 6 juin 1926 : « Tous jusqu'à présent ont nié, lui déclara Gide, Wilde et tous les autres. Moi je dis tout; quelle prise a-t-on sur moi? Si vos lois sont ainsi faites qu'il vous faille me condamner, eh bien, faites-moi faire de la prison. » Avec une certaine irritation, il pointait également les influences subies par Gide : « Il ne sait trop que répondre quand je lui demande [novembre 1931] pourquoi il est si indulgent pour l'anéantissement de la liberté de pensée en Russie, alors qu'il est tout dédaigné pour la même discipline en Italie. »

Garant d'une foncière indépendance d'esprit et d'une certaine morale, Schlumberger ne fut

peut-être pas le compagnon favori de Gide, ni son témoin complaisant, ni même la « conscience » idéale pour une revue comme la NRF, mais cet « homme qui ne sait pas se mettre en valeur, qui ne veut pas le faire » (Ruyters) était l'ami sûr, discret et respectueux. Lui qui sut aussi bien mettre la main à la pâte que la main au portefeuille quand il fallut renflouer la revue, les éditions de la NRF, le Vieux-Colombier, les Décades de Pontigny, se dévoua avant tout au premier parti qu'il avait pris, jeune Alsacien déchiré entre deux grandes nations intellectuelles : choisir la France et sa culture – ce que la NRF, avec son exigence et son esprit, allait représenter à ses yeux.

Claire Paulhan

L'enfant de l'enfer

Secrets de famille et fractures de l'Histoire : un roman juste de Serge Koster

LA TRISTESSE DU TÉMOIN

de Serge Koster.
Ed. Verticales, 335 p.,
130 F (19,81 €).

Antoine Minier a été élevé dans une famille catholique bon teint du 16^e arrondissement, selon les règles d'« un credo auquel il a toujours voué une haine profonde ». Evangéline, sa « mère poule », l'a voulu « à l'abri du péché sous la cloche du bonheur ». Il a seize ans quand le cardinal Paul Vildève, le frère d'Evangéline, lui apprend qu'en réalité, il s'appelle Nathan Nimmer. Ses vrais parents l'ont « conçu dans l'antichambre de l'enfer. Le bûcher les a consumés ».

Une trentaine d'années après la révélation, Vildève, qui a ses habitudes dans un peep-show de Pigalle, n'arbore plus « que les signes extérieurs de sa dégradation ». C'est en ce lieu sordide qu'il a rendez-vous avec Nathan, qui le tue et s'enfuit « à reculons vers [son] destin qu'enveloppait le lindeul de la mémoire », et c'est là que s'ouvre le roman de Serge Koster, qui pourrait prendre place – en l'occurrence ce serait déjà beaucoup – sur la liste des romans noirs sur fond de drame familial s'il n'était bien plus que cela, le récit de la maturation d'un ressentiment et du conflit entre la vengeance et le pardon. Alors que la repentance, religieuse ou laïque, est à la mode, faut-il fermer les yeux sur les crimes de ceux qui ont su s'attribuer « une biographie de citoyen exemplaire » ? L'oubli est-il possible pour les victimes ou leurs descendants ? Ne risquent-ils pas, en se vengeant, de ressembler à ceux dont ils souhaitent la disparition ?

Les questions ne sont pas nouvelles et n'ont pas fini de tarauder les esprits, de s'offrir en sujet aux romanciers. Sujet délicat qui s'offre à toutes les facilités. Il y a tout bien du talent pour ne pas s'embourber

dans le pathos, pour ne pas prendre le ton de l'analyste qui, en se faisant plus ou moins historien, juge et condamne froidement. Koster évite ces commodités narratives. Il suggère plus qu'il ne développe les interrogations qu'il pose. Il maîtrise son propos, le domine par une construction qui alterne savamment les époques et les lieux, et par une présentation des situations qui exclut tout manichéisme.

Au cours de l'Occupation, le cardinal Vildève n'a pas tenu un rôle glorieux dans la Milice, et Nathan exécute des contrats qui visent des criminels de guerre. Ce qu'ils sont, l'un dans son agence de voyages qui n'est que couverture pour expéditions punitives, l'autre à sa place éminente dans l'Eglise, comme ce qu'ils ressentent, rancune ou dégoût de soi-même, leur donne cette humanité sans quoi les personnages d'un roman ne sont, sans chair ni présence, que prétextes à thèse. Au cours des chapitres qui passent du passé au présent, la psychologie des personnages se dévoile peu à peu, et leurs secrets. La déchéance du cardinal et le rôle de tueur de « l'enfant postiche » devenu homme trahissent des complexités de caractère auxquelles les événements qui échappent aux volontés des individus d'abord victimes de l'Histoire ne sont pas étrangers, et, paradoxalement, dans ce récit de haine et de vengeance, apparaît en filigrane le thème de l'innocence. Cet imbroglie des vies est traduit par des scènes aussi simples que fortes, comme cette rencontre de Nathan et d'Evangéline, devenue une vieille dame « veuve de son frère » le cardinal, et que Nathan dit être « enceinte à perpétuité de [son] ingratitude ».

Par sa qualité d'écriture et ce qu'il éveille en nous, Serge Koster a réussi à un roman à plus d'un titre important. Il faut le lire. Et ne pas l'oublier.

Pierre-Robert Leclercq

Voici, dans une édition exemplaire, établie, préfacée et annotée par Mario Fusco, le premier des trois volumes abritant les œuvres complètes de Leonardo Sciascia.

Déterminées de façon arbitraire, ces périodes de cent ans nommées siècles offrent néanmoins une sorte d'avantage lorsqu'elles touchent à leur fin : le panorama qu'elles proposent, le temps l'a élargué, et cela dans tous les domaines : religieux, politique, scientifique, artistique... Les brumes se dissipent, la visibilité s'accroît. Et si l'on regarde en arrière le champ hérissé de ronces de la littérature, on peut mieux distinguer les écrivains qui, au fil des décennies, ont creusé une perspective durable, car ils apportaient quelque chose d'unique et d'inimitable.

Parmi ceux-ci, nous pouvons affirmer désormais que le Sicilien Leonardo Sciascia a pris définitivement place dans l'histoire des lettres de son pays ; et que son prestige ne cesse de grandir dans la mesure où il nous manque, car les dons du conteur étaient aussi exceptionnels que les dons de l'observateur de la réalité immédiate, décrivant souvent à chaud les événements politiques de la Péninsule, et frappant si juste qu'il lui arrivait de les devancer. De sorte qu'à partir du début des années 70, son œuvre était reçue comme les prédictions d'un astrologue – et pas seulement en Italie, alors que, pour le principal, son œuvre est une vibrante et superbe analyse du Sud, depuis les mythes et légendes qui fondent la « sicilianité » jusqu'à la Mafia.

La Mafia, dont il disait que la simple étymologie contient toute l'histoire de la Sicile, et qu'il suffisait, pour s'en convaincre, de consulter certain dictionnaire de 1868, où l'on présente le mot comme un néologisme importé par les Piémontais, dans le sillage de Garibaldi. A moins qu'il ne vint de la Toscane, où « *maffia* », avec deux « f », signifie misère, et « *smaferi* », sbires – le dictionnaire soutenant que ces deux termes configurent le type même que l'on appelle, en Sicile, le mafioso : « *La misère exploitée par des sbires : peut-on mieux résumer trois siècles de "sicilitude" ?* »

Leonardo Sciascia, qui est mort en 1989, était né soixante-huit ans

« Si Stendhal avait eu le temps d'accomplir son voyage en Sicile, comme il l'avait tant désiré, il aurait probablement pu écrire "Le Guépard" un siècle plus tôt. »

plus tôt à Racalmuto, une bourgade devenue « *Regalpetra* » dans son premier ouvrage, pour ainsi dire, officiel : *Les Paroisses de Regalpetra*, chronique effroyable et féroce de cette bourgade de « *braccianti* » – ceux qui n'ont que la force de leurs bras –, où il était instituteur dans les années 50, quand la démocratie-chrétienne régnait sans partage sur la Péninsule.

Sciascia avait eu la chance de faire des études supérieures et, surtout, de découvrir dans la bibliothèque de l'une de ses tantes, qui était institutrice, le *Paradoxe sur le comédien*, de Diderot, les *Pamphlets*, de Paul-Louis Courier, Casanova et Manzoni, ainsi que quelques écrivains siciliens, disait-il avec un petit sourire : Verga, De Roberto. Il y a de plus mauvais maîtres : entre douze et quatorze ans, il n'allait pas en avoir d'autres.

Mais, soudain, il se prend d'une grande passion pour D'Annunzio – passion qui s'éteint dès qu'il s'aperçoit que D'Annunzio était toujours tombé du mauvais côté, du côté du nationalisme, du fascisme. Par parenthèse : lorsque, bien des années plus tard, il lut Malraux, il eut l'impression de découvrir un D'Annunzio qui était tombé du bon côté : il considérait *L'Espoir* comme l'un des grands livres de notre temps.

Guéri donc de la fréquentation livresque du barde qui se disait « *affaibli par l'amour et par la vie horizontale* », Sciascia a la révéla-



SCIANNINA FERDINANDO/MAGNUM

Leonardo Sciascia et la comédie du pouvoir

tion de Voltaire, de Stendhal et celle de Pirandello, pour lui la plus importante, et même traumatisante. Mais, la France s'étant mêlée tôt de son destin, ce fut à travers un film de Marcel L'Herbier, *Feu Mathias Pascal*, que Pirandello renvoya à Sciascia les images de sa vie quotidienne, une vie tissée par le regard obsédant des « autres », avec le jeu dramatique de l'être et du paraître, et l'égarement de l'identité... Ce sont bien là des thèmes qui ne cesseront pas de hanter l'œuvre de Sciascia, et c'est à Pirandello que l'écrivain doit leur première expression littéraire : *Les Paroisses de Regalpetra*.

Cela dit, il soutenait que son rapport avec la Sicile appartenait plus à l'ordre du ressentiment que du sentiment ; qu'il vivait la Sicile comme une souffrance, sans l'aimer, mais, peut-être, au-delà de l'amour que tant de Siciliens prétendent lui porter. Depuis qu'il écrivait, il n'avait fait que parler du pouvoir, de l'Eglise, du fascisme et, d'une manière générale, de toutes les attitudes « mafieuses » de la classe politique italienne. A son

Hector Bianciotti

avis, la Sicile était un microcosme exceptionnel, et celle décrite par Lampedusa dans *Le Guépard*, une abstraction géographique et climatique, soustraite au temps et à l'histoire : « *Si Stendhal avait eu le temps d'accomplir son voyage en Sicile, comme il l'avait tant désiré, il aurait probablement pu écrire Le Guépard un siècle plus tôt.* »

Pour compléter le catalogue de ces lectures qu'il reprendrait sans cesse, sa vie durant, rappelons que, dans sa bibliothèque, ont pris place Dante, Boccaccio, Guicciardini (qui le conduisit à déceler de la bêtise chez Machiavel), Montaigne, Pascal, Tolstoï, Gide, Flaubert, Savinio et Borges – sa fascination pour le siècle des Lumières demeurant intacte. Les « *lumières* », pour lui, représentaient l'idéologie d'une bourgeoisie paisible et intelligente qui a inventé le droit, la raison, la justice. En dépit de Rousseau, qui, à ses yeux, se trouve à l'origine de tout le mal moderne.

Dans les années 60, il quitta son

village natal, Racalmuto, pour s'établir à Palerme et se pencher non plus sur des cahiers d'élèves mais sur de vieux textes historiques exhumés à la grande bibliothèque de la ville où, longtemps, il passa ses journées. Comme si, remontant les siècles, il espérait découvrir cette erreur primordiale, ce déclin qui a bien dû se produire à un moment donné de l'histoire de la Sicile, pour aboutir à ce désordre apparemment sans remède dans l'île, où gens d'Eglise et mafiosi se partagent depuis toujours le pouvoir.

De cette enquête qui, au reste, ne prendra pas fin, est sortie l'halucinante galerie de personnages qu'on trouve dans *Le Conseil d'Egypte* (1963), *Mort de l'Inquisiteur* (1964), *La Controverse liparitaine* (1969), *L'Evêque*, *le Vice-Roi et les Pois chiches* (1972), *La Corde folle* (1970), recueil d'essais brefs où Sciascia rappelle que la culture sicilienne eut toujours la Sicile comme matière et comme objet – la singularité exacerbée de la Sicile –, ce qui ne l'empêcha pas de réfléchir souvent le destin de l'Italie, voire de l'Europe. Observation également juste pour l'œuvre de Sciascia. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire ces

essais de *La Corde folle* où il parle de Pirandello, de Salvatore Giuliano, des fêtes religieuses, ou des poètes du XVI^e siècle, d'un vice-roi espagnol, ou de ce merveilleux baron Pisani qui, directeur, à Palerme, de la Maison royale des fous, libéra ses pensionnaires de leurs chaînes, joua avec eux des pièces de théâtre, rendit hommage à celui qui tua à coups de bâton un gardien brutal ; et qui, ne pardonnant pas à ses concitoyens d'avoir sifflé le *Così fan tutte*, de Mozart, en 1811, fit exécuter peu après, à ses frais et pour lui seul, *La Flûte enchantée*, n'admettant dans la salle que l'Allemand traducteur du livret en vers latins...

Ecrivain engagé, Sciascia ? Certes, il était et se sentait engagé – mais avec lui-même et d'autres « *lui-même* », aimait-il à souligner. Et d'ajouter : « *Que vivent les intellectuels engagés, mais à condition qu'ils s'engagent toujours contre le prince, contre le pouvoir, contre les Eglises, fussent-elles les leurs !* » Pour

Le grand écrivain sicilien, dont on publie le premier volume des œuvres complètes, admirait un Pirandello obsédé par l'égarement de l'identité, le jeu dramatique de l'être et du paraître. C'est un peintre implacable du pouvoir, de l'Eglise, du fascisme, de toutes les attitudes « mafieuses » de la classe politique italienne

Sciascia, les deux plus grands écrivains engagés restaient Gide et Bernanos, en ce que le premier, qui se sentit un moment communiste, écrivit la vérité sur l'Union soviétique ; et le second, qui était catholique, écrivit contre le monde catholique qui exaltait la croisade de Franco.

En fait, l'œuvre de Sciascia découle de ce que Vittorini – lequel niait qu'un écrivain puisse s'engager dans un sens plutôt que dans un autre avec un résultat valable – appelait un « *engagement naturel* », agissant sur l'écrivain en dehors de sa volonté et le rendant porteur spontané d'une expérience collective. Et cette œuvre, si homogène que ses titres pourraient se fondre dans un seul ouvrage intitulé *La Comédie du pouvoir*, colle tellement à la réalité, y trouve de si immédiates résonances, que la critique a vite pris l'habitude de s'arrêter au sujet de ses livres, tout en passant sous silence la science

que l'écrivain possède en matière de composition, ainsi que sa pertinence et son ingéniosité dans l'art de tirer de l'érudition, qui est l'art de la mémoire, la substance même de ses fictions.

Cette négligence de l'opinion, surtout évidente lors de la parution de *L'Affaire Moro*, fit qu'un jour Sciascia, qui, jamais, ne faisait de commentaires sur les articles consacrés à ses livres, s'en plaignit – dans l'intimité – avec un timide agacement, parce qu'il ne lui semblait pas juste d'ignorer la différence entre son récit, fruit d'une longue investigation d'ordre intellectuel, et les comptes rendus de l'affaire que l'on pouvait lire dans les journaux.

C'est que Sciascia, comme Vittorini, croyait qu'il est dans la nature intime de l'homme de s'attendre à ce que peut-être le mot, un mot, soit capable de transformer la substance d'une chose, ou dévoiler la fausseté d'une idée fixe, et qu'il est dans la nature intime de l'écrivain de le croire avec assiduité et fermeté.

Un peu comme Balzac, qui croyait que le roman pouvait faire concurrence à l'état civil, et beaucoup comme son cher Stendhal, Sciascia promenait un miroir non pas le long d'une route, mais dans les dédales empestés des puissants. Ne condamnant pas, n'absolvant pas : constatant. Comme Tchekhov, lorsqu'il décrivait des voleurs de chevaux, ne croyait pas nécessaire d'ajouter qu'il est mal de voler, et que c'était là l'affaire des tribunaux.

Comme on l'a déjà signalé, toute publication de Sciascia était un événement à la fois littéraire et politique, fortement attendu. La polémique déclenchée par la parution du *Contexte – Cadavres exquis*, dans la version cinématographique de Francesco Rosi – dura de longs mois ; et si des critiques de l'extrême gauche allèrent jusqu'au dénigrement pur et simple, les communistes ne se départirent de leur prudence contrariée qu'en raison de l'éloge inattendu de la *Literatournaia Gazetta*.

Certes, Sciascia ne ménageait personne dans ce roman qui était, en apparence, un conte intellec-

tuel, tout à l'image de son héros, un inspecteur de police féru de Voltaire et de Borges – dont on retrouve souvent les traces, ainsi que celles de Savinio –, mais où il décrivait les divers courants politiques italiens, de l'extrême droite à l'extrême gauche, s'acheminant de pair vers un pareil terrorisme dans l'exercice du pouvoir.

Sciascia voyait les gauchistes italiens comme des catholiques vieux jeu, fanatiques, funèbres, qui auraient rejoint l'Eglise par troupeaux entiers si celle-ci n'avait eu une telle hâte de se mettre au goût du jour, puisque leur plus profond désir était d'interdire, de porter partout l'Inquisition : « *Nous vivons un âge de criminalité diffuse et anonyme.* »

Or la polémique provoquée par *Le Contexte* suscita chez les jeunes communistes un mouvement de sympathie. Ils prirent sa défense et, au moment du référendum sur le divorce, Sciascia décida de se joindre à eux et, par conséquent, au PCI.

A l'époque – c'était en 1976 –, on pouvait croire que le PCI était vraiment un parti communiste « *différent* », et Sciascia accepta de faire partie de sa liste municipale, à Palerme, dans l'espoir de contribuer à mettre fin au pouvoir douteux de la démocratie-chrétienne qui s'inrustait depuis plus de trente ans. Une expérience qui ne dura que dix-huit mois : dès la première réunion, un communiste influent avait d'emblée déclaré : « *Nous ne voulons pas faire le procès du passé.* »

Un autre roman avait succédé au *Contexte*, trois ans plus tard, en 1974 : *Todo modo* – expression espagnole empruntée à saint Ignace de Loyola et signifiant « *par tous les moyens* » –, bâti, comme le précédent, sur un canevas de roman policier, admirable d'ingéniosité, où l'on voit un groupe de démocrates-chrétiens se retirer, pour mener à bien des exercices spirituels, dans un hôtel-couvent géré par un prêtre qui a lu tous les livres et qui, virtuose du paradoxe, parle avec la même aisance de vins ou de saint Augustin, de la pierre philosophale, de Sartre ou d'un Christ peint par Odilon Redon, et pouffe si on lui demande son avis sur la

réhabilitation du Diable ordonné par Paul VI.

Il y a dans *Todo modo* – porté à l'écran avec succès par Elio Petri – une spectaculaire gymnastique intellectuelle – et des crimes à foison. Et si Sciascia laisse au lecteur le soin d'en découvrir le ou les auteurs, ce n'est pour lui qu'une façon de souligner que, dans les allées politiques, où c'est le grand capital qui arme la main des assassins, n'importe qui peut être appelé à tuer.

Or, comme l'observe Mario Fusco, maître d'œuvre de cette admirable édition, à propos d'*Actes relatifs à la mort de Raymond Roussel*, si Sciascia était un lecteur d'histoires policières, non seulement « il se servait de cette forme de récit pour exposer certains problèmes de société qu'il voulait mettre en lumière et dénoncer, mais du roman policier il retenait peut-être aussi l'exigence d'expliquer la part de mystère que les faits les plus anodins en apparence peuvent comporter, quitte à reconnaître (...) que l'écriture ne peut toujours servir à révéler la vérité, mais qu'elle peut aussi bien contribuer à constater l'impossibilité d'établir la vérité ».

Sciascia, ou son narrateur, n'arrive que très rarement dans le lieu du récit, comme le policier sur le lieu du crime, par une porte dérobée. Il nous en impose par les apparences logiques de ses déductions et de son invention analytique ; ce qui l'intéresse n'est pas le coupable, mais l'exploration d'une situation, d'un « contexte ».

Ainsi, dans l'étude serrée qu'il fait du dossier de police sur la mort, à Palerme, de l'auteur de *Locus solus* ; ou dans cette prodigieuse enquête qu'est *La Disparition de Majorana* : Ettore Majorana, le physicien de génie qui, vraisemblablement, aura mis au point, avant que Heisenberg ne

« Que vivent les intellectuels engagés, mais à condition qu'ils s'engagent toujours contre le prince, contre le pouvoir, contre les Eglises, fussent-elles leurs ! »

l'eût publiée, la théorie du noyau constitué de protons et de neutrons qui prit le nom du physicien allemand, dont, au reste, Majorana allait devenir l'ami, à Leipzig.

A la veille de la guerre, Majorana quitte Naples, où il enseigne à l'Institut de physique, faisant parvenir au directeur de celui-ci, et à sa propre famille, deux lettres où ce croyant fait part de son intention de se suicider. Muni de son passeport et de tout l'argent de son compte en banque – précaution surprenante pour un désespéré... –, il s'embarque pour Palerme. Mais, à peine arrivé, il envoie un télégramme et une nouvelle lettre annonçant son retour.

On ne le verra plus jamais. A-t-il été enlevé ? Ou, face au cauchemar qu'est la découverte de la puissance atomique dans l'Europe de Hitler et de Mussolini, a-t-il préféré disparaître – tout en restant en vie ? A-t-il demandé asile dans un couvent, comme le suggère le témoignage d'un religieux ?

On a souvent dit de Sciascia qu'il manquait de poésie, qu'il n'en avait pas le sens. Certes, si ses premières tentatives littéraires ont été d'ordre poétique – *Fables de la dictature*,

1950 ; et *La Sicile, son cœur*, 1952 –, lui-même s'est empressé de les exclure de toute publication ultérieure. En 1987, dans *12 + 1*, enquête autour de D'Annunzio et l'une de ses maîtresses, il recopie – en prose ! – des vers du poète « pour que rien ne se perde de leur folie et de leur atrocité, car la prose ne pardonne pas ». Avenu révélateur de sa méfiance à l'égard de la poésie, dont la cadence, la musique, la confirmation réciproque des rimes emportent l'adhésion du lecteur avant qu'il n'ait saisi le sens des mots ?

Plus que de la poésie, on dirait que Sciascia se méfie du pouvoir acoustique de la versification. Il tient à la vérité, tout en étant convaincu que l'expression de la vérité est, quelle que soit la vigilance de l'écrivain, scrupuleusement ambiguë.

En se consacrant à une manière de mise en doute systématique de la version officielle des faits ; en mettant à nu les préjugés, les mesquineries, les fausses raisons par lesquelles on justifie, individuellement ou collectivement, un comportement ; en démontrant

comment l'obscur machinerie que l'on appelle « psychologie des profondeurs » n'est qu'une combinaison de ruses, de misérables mensonges, la littérature de Sciascia représente un effort admirable, l'un des plus grands de notre époque, pour restituer la réalité à la réalité, et sortir l'homme de son magma de petites illusions sentimentales, le conviant à faire face aux désillusions de la raison.

« Oui, je suis sceptique, avouait-il. Je crois donc que les seules choses qui soient sûres en ce monde, ce sont les coïncidences. J'ai appris cela chez Borges et chez Savinio. Ces deux écrivains de génie m'ont appris à douter de tout. Même de l'improbable. »

Ce n'est pas tous les jours qu'il fait bon désespérer. Mais dans le désespoir de Sciascia, il y a de la jubilation.

★ Parmi les titres cités, trois ne figurent pas dans ce premier volume des *Œuvres complètes* : *Le Contexte, Todo modo* et *La Disparition de Majorana*. On peut les lire, les deux premiers dans « Folio », et tous trois dans « Biblos », Gallimard.

ŒUVRES COMPLÈTES

de Leonardo Sciascia.

- Ed. établie, préfacée et annotée par Mario Fusco. Fayard, 1 007 p., 390 F (59,45 €). Ce premier volume (1956-1971) contient :
 - *Les Paroisses de Regalpetra*, traduit par Mario Fusco
 - *Les Oncles de Sicile*, traduit par Mario Fusco
 - *Le Jour de la chouette*, traduit par Juliette Bertrand
 - *Le Conseil d'Égypte*, traduit par Jacques de Pressac
 - *Mort de l'inquisiteur*, traduit par Mario Fusco

- *Monsieur le député*, traduit par Maurice Darmon
- *A chacun son dû*, traduit par Jacques de Pressac
- *La Controverse liparitaine*, traduit par Jacques de Pressac
- *L'Évêque, le Vice-Roi et les Pois chiches*, traduit par Jacques de Pressac
- *La Corde folle*, traduit par Jacques de Pressac et Alain Sarabayrouse
- *Actes relatifs à la mort de Raymond Roussel*, traduit par Giovanni Joppolo et Gérard-Julien Salvy
- *La Mer couleur de vin*, traduit par Jacques de Pressac

Rencontres avec le Sicilien des Lumières

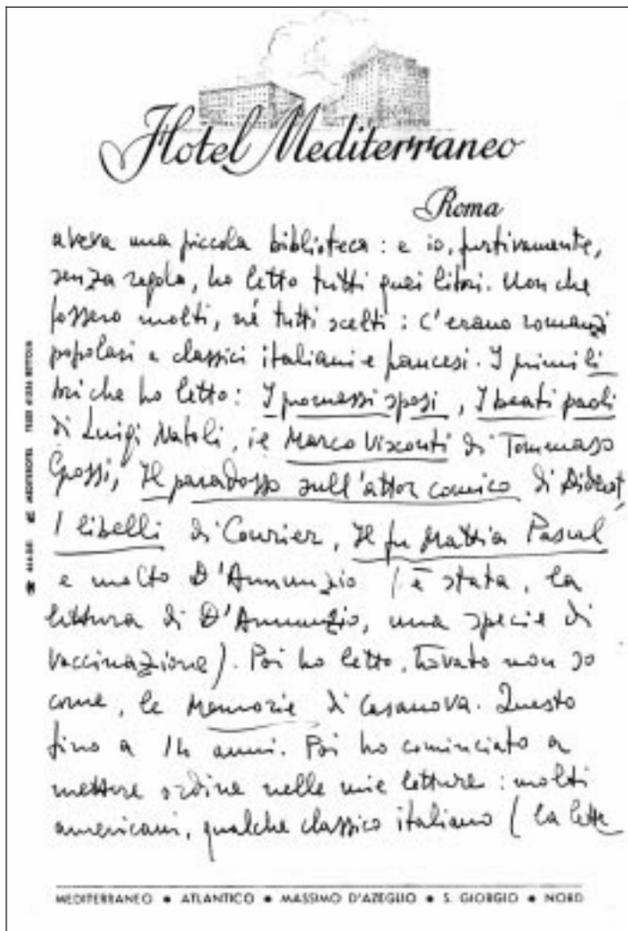
Un témoignage du romancier, traducteur et ami de Leonardo Sciascia

Mi-février 1972, Rome, hall de l'Hôtel Mediterraneo. Par téléphone, nous avons fixé ce rendez-vous : je n'ai encore jamais rencontré le Sicilien des Lumières. Quand je le hèle, un peu roidi dans la révérence et l'attente – ma première interview, proposée à Maurice Nadeau pour *La Quinzaine littéraire* –, il se tourne vers moi dans son élégant costume trois-pièces gris, cravate, et ses yeux se plissent de méfiance sur l'inconnu, comme deux meurtrières horizontales. Je dis mon nom. Une bonté infinie éclaire son visage à l'Edward G. Robinson et il me demande de sa voix ronde, douce et retenue si j'ai préparé des questions. Je lui en présente onze que j'ai élaborées la veille. Il me dit d'attendre, qu'il doit monter quelques minutes dans sa chambre. Le temps d'un expresso, il redescend, ses réponses à la main : neuf feuillets à en-tête de l'hôtel qu'il me donne, sans une seule rature, de son écriture pleine, nette et droite, si lisible et reconnaissable sur les enveloppes timbrées couleur brique que j'ai devant les yeux, une écriture qui n'a pas varié jusqu'à la fin de sa vie... A Milan, où je me trouvais fin février 1989 avec Antoine Gallimard – l'éditeur et l'auteur de *Pirandello et la Sicile* envisageaient tous deux de réaliser l'album *Pirandello pour La Pléiade* – Leonardo Sciascia m'offrit *Le Chevalier et la Mort*, accompagné de ces mots, entre autres, écrits sur la page de garde : « *De Sicilien à Sicilien*. » Les mêmes jambages que dix-sept ans avant. Et en cette année 1989, les douloureuses dialyses perdront la bataille contre ses bataillons de cigarettes fumées à la fin comme on se tue.

Il venait de publier *Il Contesto* (fin

Jean-Noël Schifano

1971), premier volet de la célèbre trilogie qui se poursuit avec *Todo Modo* (« *Tu veux savoir*, me dit-il un jour, alors que ce n'était clair pour personne et que l'on se pose encore la question, *qui assassine ?... Le peintre !...* ») et *Candido*, la plus féroce et la plus pudique des autobiographies. En somme, l'Italie des années 70 que nous vivions, celle des compromis éternels et des fanatismes extrêmes qui menèrent au meurtre d'Aldo Moro, et de tant d'autres innocents, meurtre préparé douillement par des intellectuels qui s'en sont bien tirés par rapport aux morts, à leur famille, à certains étudiants poussés aux armes par leurs célèbrissimes professeurs et réduits, aujourd'hui, à la mendicité exécrable. A Paris, des penseurs aux



Feuille manuscrite de Leonardo Sciascia

pensées courtes méconnaissant les réalités de l'Italie continuent de soutenir les insoutenables justiciers des carnivals idéologiques montrés par Sciascia, et dont il me parlait dans les rues menaçantes de Rome, et qu'il annonçait ou décrivait dans ses livres, pour qui savait ou voulait bien les lire.

Au Parlement italien où il siège en tant que député radical, un matin il m'invite, avec l'écrivain Vincenzo Consolo, à l'écouter. Il m'en souvient comme si c'était hier. D'une voix monocorde qui dessine des arabesques d'ironie, il interpelle la Chambre afin que l'on sache sur quels critères les carabinieri arrêtent les voitures pour les contrôler dans les campagnes siciliennes : le conducteur ? la cylindrée ? la plaque minéralogique ? le chargement visible ou caché ? la direction que prend le véhicule ? sa tenue de route ? sa vitesse ? sa lenteur ? sa couleur ? un sur quatre ? sur dix ?... Quels sont donc les critères ?... Paul-

Louis Courier, Voltaire et Diderot jouent dans la tête de Sciascia qui, par ce « simple discours », réussit à créer une atmosphère métaphysique jusque chez les policiers qui veillent, debout dans notre dos, à ce que nous ne sortions rien de nos poches, pas même l'ombre d'un crayon.

Le même jour, ou un autre de ces années où je rejoignais souvent Leonardo à Rome (de la fin 1972 à 1982, j'habitais Naples), l'homme et l'écrivain le plus honnête, le plus pur, le plus limpide que j'aie connu, nous cherchions tous deux des livres chez les antiquaires. Derrière la place Navone, en face de l'hôtel Raffaele, il me fit acheter *Il Capitano Ulisse* d'Alberto Savinio, première, introuvable édition, et un livre fondamental sur la Sicile, non traduit en France pourtant, *Questa Sicilia* de Sebastiano Agliano (Mondadori, 1950). Nous fimes quelques mètres dans la via dell'Anima et il m'invita à monter, fumant et ahanant, l'escalier interminable d'un grand peintre qui nous

attendait en haut des marches, amusé par notre escalade, compagnon milanais de Savinio (cf. *Ville, j'écoute ton cœur*), ami de Cocteau qui l'admirait tant, admiré aussi par Ungaretti, Moravia, Julien Green, Audiberti... et, en silence, il m'invita à regarder les œuvres : Fabrizio Clerici, c'était lui, m'offrit ainsi sa noble et créatrice amitié... Par ses silences devant les faits ou les phrases, Leonardo Sciascia savait transmettre d'un coup d'œil admiration, ou indignation, ou compassion, ou ironique incrédulité.

Un soir, à Rome, après dîner, place Campo dei Fiori, autour de minuit – Sciascia n'aime guère veiller, il préfère se coucher au plus tard à neuf heures, « *mais passée cette heure, je peux tenir toute la nuit !...* » – et un rire de pudeur lui fend le visage. Nous sommes au pied de la statue de Giordano Bruno, Leonardo, Ignazio Buttita, Rafael Alberti et moi. Dans une ténacité caravagesque, des ombres se rapprochent de nous, silencieuses s'éloignent ou demeurent. Buttita, grand poète sicilien, écrivain et disant dans sa langue de Sicile, a une voix de stentor (qui me fait penser à celle de Cesare Zavattini) et il commence d'improviser à très hautes et belles vibrations quelques vers à Giordano Bruno... Bücher... Inquisition... Eglise... Flammes... Œuvre de bronze... Vérité... Dans sa langue de Cadix, Alberti lui répond sur la souffrance et l'injustice, le bronze et l'exil, l'ignorance, la science, la religion, le peuple : Sciascia, penché à mon oreille, me traduit doucement le poète enflammé...

Il y eut viale Scaduto à Palerme, Naples avec Francesco Rosi, Paris rue Vauquelin, Renato Guttuso, Bagheria et le port de barques à sec avec le photographe Ferdinando Scianna ; la villa des Monstres où passait l'homme de la Raison... A la Noce, campagne d'Agrigente, dans sa maison-noix toute blanche, il écrivait surplombant une vigne dont les grappes étaient pressées pour les amis. Lui, sans trêve, il ferrailait avec les mensonges des pouvoirs et de leurs serfs, sous le regard attentif, unique, aimant de Maria, son épouse, qui veille maintenant sur ses livres et sur sa mémoire... « *Cca sutta'un ci chiovì* » (1).

(1) Cette expression sicilienne désigne une vie sans tache, ni corrompue, ni corrompible. Voir *Œil de chèvre*, page 49 de l'édition française, collection « De l'Italie » que j'avais fondée chez Fayard à la demande de Claude Durand, lequel, il y a presque trois lustres déjà, envisageait de publier *L'opera omnia* de Leonardo Sciascia.

L i v r a i s o n s

● L'ÉCRIVAIN ET SON TRADUCTEUR

Qu'il soit considéré comme le porteur d'eau de la littérature, le cheval de trait de la culture ou un passeur génial, le traducteur est devenu un acteur indispensable de la vie littéraire malgré la faiblesse de la rémunération accordée à son travail. S'il vit dans l'ombre des auteurs, il a choisi cette place. Mais de plus en plus d'écrivains choisissent aussi leur traducteur. Une relation privilégiée s'instaure. Il est d'ailleurs symptomatique que la plupart des termes servant d'appréciation à la traduction ressortissent au vocabulaire amoureux : fusion, exaltation, fidélité, trahison. Cela n'empêche pas les interrogations, les doutes ou même les conflits – mais toujours l'enthousiasme est là. La traduction n'est pas une science, elle est un état d'esprit, « *indice infallible du niveau culturel d'un pays* », comme le dit Ossip Mandelstam. C'est pour mieux nous faire connaître leur travail qu'est publié ce livre regroupant interviews, lettres, manuscrits, ainsi qu'un choix de cinquante photos (ouvrage publié sous la direction de Marion Graf, éd. Zoé, 292 p., 158 F [24,08 €]).

P. Des

● PANAMA AL BROWN, d'Eduardo Arroyo

Avant d'être consacré comme peintre, Eduardo Arroyo s'adonnait au journalisme sportif, spécialiste de boxe. C'était vraiment pour lui le « noble art ». Parmi les pugilistes de tous les temps, il chérissait Alfonso Brown (1902-1951), dont le père, ancien esclave du Tennessee émancipé par Lincoln, s'était installé au Panama comme boulanger. Les ouvriers des entreprises de construction du canal fournissaient un contingent élevé d'amateurs de boxe. Au cours de son adolescence, Al eut l'occasion d'échanger des coups avec Kid Norkfold, Young Wills et autres vedettes de l'époque. Arroyo a passé cinq ans de son existence à reconstituer la vie de cet artiste, génie du poing droit, syphilitique, noir et homosexuel, qui séduisit le Tout-Paris, turfistes, peintres et écrivains, dont Jean Cocteau. Par son style précis, son goût des détails concrets, le peintre-écrivain parle aux sens et frappe le lecteur d'une manière immédiate qui entraîne l'adhésion, même de ceux qui détestent la brutalité de la boxe (Grasset, 302 p., 128 F [19,51 €]).

R. Ca.

● LE VOYAGE SÉDENTAIRE, de Gonzalo Celorio

Le Mexicain Gonzalo Celorio s'abandonne avec élégance à la manie du passéisme dans un livre fourre-tout où il a réuni des textes nostalgiques. Pour donner de la cohérence à ces mélanges, il leur attribue un thème commun : l'espace, ou plutôt les espaces qu'il occupe, son bureau, sa maison – bien attirante –, son quartier au marché coloré, mais aussi la salle enfumée du bar Leon où l'on pouvait entendre les rois de la rumba et, dans une description puissante et vindicative, la cathédrale de Mexico. Evocation d'un Mexico encore vivable, avant que les bulldozers ne sacrifient les anciens hôtels, quand les intellectuels n'avaient pas encore découvert les charmes canailles de la musique cubaine, et même quand des Indiens enchaînés gâchaient le mortier pour bâtir la cathédrale. Laissant aller sa rêverie, ressuscitant de vieilles amitiés, exhalant quelques rages, Celorio parle de lui-même en égotiste distingué et dresse son portrait, celui d'un homme généreux et sympathique (traduit de l'espagnol – Mexique – par Marie-Ange Brillaud, Atelier du Gué, 11300 Villelongue d'Aude, 170 p., 100 F [15,24 €]).

J. Sn

● J'AI TROP REGARDÉ LES ÉTOILES, de Jean Colombier

Employé dans une banlieue de Mons, au Bar des Sports, chargé des jeux, Robert Léglantine, quinquagénaire, n'est que Monsieur PMU. Sa vie se résume en peu de mots : il ne s'y passe rien. Dans sa solitude, il se sent vieux, laid. Un soir, le hasard est dans sa boîte à lettres sous l'aspect de billets. Cinquante mille francs. Un peu plus tard, une autre enveloppe avec promesse de trois cent mille, une adresse et une photo. Un contrat pour éliminer une « *bête nuisible* » : un Turc, Cengiz Angay dit Ali le jobard. Premier mystère. Un autre se révèle encore plus troublant. Le commanditaire inconnu sait tout de la vie de Léglantine, que rien ne prédispose à devenir tueur, mais qui se rend à l'adresse, fait la connaissance d'Ali. Pourquoi tuer ce frère en misère qui semble non seulement savoir ce qu'on attend de Léglantine, mais l'accepter, voire le souhaiter ? Partant du portrait d'un anti-héros, l'auteur nous transporte avec brio en Pologne, puis au bord de la mer Egée, tout au long de chapitres où se dessinent peu à peu la complexité de personnages riches de secrets. On ne peut parler que de bel art pour définir ce talent à restituer des ambiances qui évoquent la vie perdue d'un solitaire, le petit monde d'un bar de banlieue, un bistro à dockers sur la Baltique. Ou à suggérer les états d'âme de ces étrangers qui s'enivrent d'espoirs dont ils savent l'inanité (Calmann-Lévy, 320 p., 120 F [18,29 €]).

P.-R. L.

ALINA REYES

MOHA M'AIME

roman



GALLIMARD

Livraisons

● **H. P. LOVECRAFT, CONTRE LE MONDE, CONTRE LA VIE**, de Michel Houellebecq
Quatre ans avant *Extension du domaine de la lutte*, roman de la révolusion permanente, description misanthrope de contemporains robotisés, Michel Houellebecq avait abattu ses cartes dans cet essai (aujourd'hui réédité) qui débutait ainsi : « *La vie est douloureuse et décevante. Inutile, par conséquent, d'écrire de nouveaux romans réalistes. Sur la réalité en général, nous savons déjà à quoi nous en tenir et nous n'avons guère envie d'en apprendre davantage. L'humanité telle qu'elle est ne nous inspire qu'une curiosité mitigée.* »
Ce livre sur le peintre de la dégénérescence génétique apparaît comme un premier roman dont Lovecraft serait le seul personnage, héros d'un « *matérialisme absolu* », gentleman de province en qui la haine raciale provoque une transe poétique.
Houellebecq y dit aussi, en passant, que « *le style n'a, en littérature, pas la moindre importance* », et que le secret du génie de Lovecraft est d'avoir « *réussi à transformer son dégoût de la vie en une hostilité agissante* ». Il se défend d'avoir poussé sa fascination pour le maître de l'horreur jusqu'au rejet de ce qui a trait à l'argent et au sexe, mais s'honore d'avoir subi l'influence de ce puritain inhibé, dans l'utilisation de termes et concepts scientifiques (éd. du Rocher, « *Les Infréquentables* », 134 p., 89 F [13,56 €]). **J.-L. D.**

● **ROVERANDOM**, de J. R. R. Tolkien
C'est parce que son jeune fils Michael avait perdu sur la plage des vacances l'un de ses jouets préférés, un petit chat miniature en plomb, que Tolkien inventa pour le consoler cette histoire d'un petit chien qui, pour avoir mordu le mollet du magicien Artaxerxès, est envoyé sur la Lune, puis dans le royaume sous-marin des sirènes...
On est loin ici de *Bilbo le hobbit* ou du *Seigneur des anneaux*. Les pérégrinations du chien Rover sur les deux faces de la Lune, puis dans le palais de la dame-des-flots, sont bien plus proches d'*Alice au pays des merveilles* et flirtent avec le *nonsense*.
Rover ne rencontre-t-il pas dans chacune de ses villégiatures un chien s'appelant comme lui Rover ? Ne découvre-t-il pas sur la face cachée de la Lune des enfants qui rêvent, et notamment Fistondeux, l'*alter ego* de Michael ? Le conte tire par moments vers le comique un peu saugrenu, avec par exemple l'anecdote du serpent de mer, et fait la part très belle au règne animal. Écrit en 1927, il n'a été publié qu'en 1998. Il n'a rien pourtant d'un fond de tiroir... Il est illustré de dessins de l'auteur qui donnent à rêver et ajoutent à son charme naïf. (Christian Bourgois, traduit de l'anglais par Jacques Georgel, 136 p., 80 F [12,19 €]). **J. Ba.**

● **UNE SALE RUMEUR**, d'Anne Fine
Bridie, Liddy, Stella et Heather ont toujours été d'accord, « *la loyauté entre sœurs l'emportait toujours sur la loyauté envers les petits copains, les amants et les maris* ». Jusqu'au jour où ça craque, ça grince, ça pleure, ça explose. Parce que Stella a entendu dire que l'homme que Liddy va épouser, et qui sera donc le beau-père de ses enfants, est peut-être pédophile et qu'elle l'a dit à Bridie et à Heather mais pas à Liddy, pour ne pas lui gâcher la vie. Heather n'y croit pas mais Birdie est horrifiée. Les maris, les amis s'en mêlent ou se mettent à l'abri du grain.
Bref, une affreuse histoire de famille comme Anne Fine les aime, mais à laquelle il manque ces recoins de cruauté auxquels elle nous a délicieusement habitués (traduit de l'anglais par Dominique Kugler, éd. de L'Olivier, 268 p., 110 F [16,76 €]). **M. Si**

● **AINSI SOIENT-ILS**, de Neil Bartlett
C'est un livre étrange, l'histoire d'un amour entre un jeune homme et un autre plus âgé qui frise tantôt le pathos tantôt la crudité ou une sorte de lyrisme absurde, un livre qui peut paraître délicieusement baroque ou romantique, plein de cruauté et de compassion, beau aussi, original, inattendu, mais qui choisit parallèlement de façon lourdingue, comme une actrice qui rate sa sortie de scène, qui s'effondre dans le rideau, arrachant aux spectateurs des cris étouffés ou des fous rires incontrôlables, sans que l'on sache bien si la traduction est en cause ou si les correspondances d'une langue à l'autre n'étaient pas vraiment possibles (traduit de l'anglais par Gilles Cohen-Solal, Actes Sud, 394 p., 149 F [22,71 €]). **M. Si**

● **GEISHA**, d'Arthur Golden
Il faut, pour devenir geisha, accepter une longue pauvreté, des humiliations, la solitude sentimentale et pas mal de gifles : avec de la chance, on peut un jour obtenir son diplôme et peut-être réussir. L'auteur, soigneusement respectueux des traditions, a rédigé ce reportage en nous épargnant vulgarité et érotisme de pacotille. Vous saurez tout sur les innombrables cordonnets qui ensermentent le corps derrière une cuirasse de lingerie, tout sur le financement de cette interminable formation professionnelle, tout sur les enchères fiévreuses pour un pucelage notoire. Quant à l'intrigue, elle rappelle plaisamment le meilleur Dickens : une lente et patiente conquête du pouvoir par une pauvre aux yeux splendides qui finira au Waldorf Astoria (traduit de l'anglais par Annie Hamel, Lattès, 524 p., 139 F [21,19 €]). **J. Sn**

● **LE JOUEUR DES TÉNÈBRES**, de Louis Owens
La menace est multiforme : un vent, l'ombre d'un grizzly, une silhouette. Elle poursuit l'homme, Cole McCurtain, un métis d'Indien, professeur dans une université, sur laquelle plane un autre danger, celui d'un tueur en série.
Louis Owens raconte comment le héros et ses alliés affrontent, déjouent et finalement apaisent la menace, tout en poursuivant une enquête sur des assassinats d'étudiants. L'ambition de l'auteur est d'utiliser le suspense pour affiner l'étude psychologique et la dénonciation politique. Cherokee lui-même, il puise abondamment dans l'histoire et la culture amérindiennes. Mais le maître mot de cette histoire est « *culpabilité* ».
McCurtain a envers sa fille une dette d'amour, une dette sacrificielle envers son frère défunt, une dette historique envers ses ancêtres massacrés. Ce thriller ambitieux est aussi l'histoire d'une guérison, une thérapie indienne (traduit de l'anglais - Etats-Unis - par Danièle et Pierre Bondil, Albin Michel, 332 p. 130 F [19,81 €]). **J. Sn**

● **LE FRÈRE À LA BAGUE**, de Jean-Claude Bologne
Eliséens, figuristes, discernants... le XVIII^e siècle n'a pas manqué de sectes. Les convulsionnaires de Saint-Médard restent les plus célèbres. Dans le cimetière de cette paroisse parisienne, sur la tombe de Paris, diacre janséniste, on annonce des miracles. Des scènes d'hystérie s'y déroulent, divers supplices s'y pratiquent. Jean-Claude Bologne fait revivre ce rassemblement d'illuminés et d'escrocs sur fond de relations orageuses entre deux frères on ne peut plus différents, Armand Arouet, trésorier à la Chambre des comptes, amoureux fou d'une Angélique et aussi fou de dévotion, et François-Marie qu'on ne nomme plus que d'un nom, Voltaire.
Balançant entre le roman historique et le feuilleton en honneur au XIX^e siècle, le récit décrit l'histoire de ces frères ennemis et des secrets de leur famille en restituant l'atmosphère d'une époque où se mêlent et se combattent un obscurantisme séculaire et l'épanouissement des Lumières.
C'est passionnant de bout en bout et cela ne va pas sans éveiller quelques échos contemporains (éditions du Rocher, 282 p., 119 F [18,14 €]). **P.-R. L.**

Stefan Zweig à l'épreuve

Le romancier viennois excellait dans l'art d'admirer. Les portraits qu'il a faits de ses amis et de ses proches le confirment

HOMMES ET DESTINS (Menschen und Schicksale; Europäisches Erbe) de Stefan Zweig.
Traduit de l'allemand par Hélène Denis-Jeanroy. Belfond, 226 p., 109 F (16,61 €).

Parfois, dans des moments de doute, on se demande si Stefan Zweig est vraiment ce biographe hors pair, cet écrivain susceptible en quelques pages d'accéder au cœur du destin des personnages qui ont requis son attention. Tout était trop facile pour lui : que pouvait-il entendre aux tourments de ces hommes ou de ces femmes saisis par une folie meurtrière ou en proie aux vertiges de l'autodestruction, lui qui exerçait une telle maîtrise sur son existence que, la nuit même où il décida d'y mettre un terme, il eut encore l'amabilité de jouer aux échecs avec des amis venus lui rendre visite à l'improviste ? Quelques heures plus tard, il avalait une fiole de poison. Nul n'avait pu, ce soir-là, deviner son inquiétude.

Alors, pour s'assurer que l'admiration intense qu'on vouait au romancier viennois était bien fondée, on ouvre *Hommes et destins*, un recueil de textes peu connus rédigés entre 1911 et 1939. Dans cette galerie de portraits, on rencontre quelques figures familières : Otto Weininger, le jeune philosophe antisémite, que Zweig croisa à l'Université de Vienne ; Theodor Herzl qui l'encouragea à publier ses premières nouvelles dans la *Neue Freie Presse* ; Gustav Mahler déjà à l'agonie ou encore Joseph Roth qu'il dépeint comme une réincarnation autrichienne du Job biblique.

Zweig est présent à chaque ligne comme s'il poursuivait avec eux un dialogue que ni l'exil, ni la maladie, ni même la mort ne pourraient jamais interrompre. Mais il a la délicatesse de ne pas forcer le trait, de livrer ses confidences comme si,



Stefan Zweig en compagnie de Joseph Roth à Ostende, en juillet 1936

nous aussi, comptions parmi ses proches ou ses amis. « *Jamais, nous dit-il, on ne pourra reconnaître pleinement un créateur si l'on n'évoque pas simultanément l'image de l'homme.* » Cette image, parfois, est un peu affadée, comme si un excès d'admiration - pour Rilke notamment - ou de proximité - pour Schnitzler - altérerait sa voix.

Il excelle, en revanche, à retracer des destins chaotiques, comme celui de Verlaine, exotiques comme celui de Lafcadio Hearn, subtilement décalés comme celui de Proust, ou qui lui sont familiers comme celui de Nietzsche dont il évoque, à travers sa correspondance, l'amitié qui le liait à Franz Oberbeck. Mais le plus inattendu est encore le texte qu'il a consacré au jeune Philippe Daudet, petit-fils d'Alphonse et fils de Léon Daudet,

ami de Proust et député d'extrême droite. Le 29 novembre 1923, Philippe Daudet, âgé de quatorze ans, s'enfuit de la maison paternelle non sans avoir dérobé auparavant une somme importante à ses parents. Il a décidé de partir pour Le Havre, puis de s'embarquer pour le Canada. Notre aventurier qui a pris pour pseudonyme Pierre Bouchamps se trouve alors entraîné en l'espace de quelques jours dans un drame qui aura pour dénouement sa mort.

Une mort mystérieuse aujourd'hui encore, car on ne sait pas s'il s'est suicidé ou s'il a été abattu par la police après avoir pris contact avec les milieux anarchistes dans le but d'assassiner une personnalité politique et, pourquoi pas, son propre père. Griffonnant des poèmes baudelairiens, errant dans Paris un pistolet dans la

poche, passant ses nuits auprès de filles perdues, Philippe Daudet est comme saisi par l'amok, cette crise de folie meurtrière classique en Malaisie à laquelle Zweig a déjà consacré une nouvelle hallucinante (1). On comprend qu'il ait été fasciné par la course à la mort de ce jeune garçon. Sans doute en a-t-il même parlé avec l'homme qu'il admirait le plus au monde, Sigmund Freud.

« *Partout où nous essaierons de progresser dans le labyrinthe du cœur humain, son intelligence continuera à éclairer notre route* », dira-t-il à propos de Freud le 26 novembre 1939 au crématorium de Londres. Ce sera son dernier hommage au maître et à l'ami.

Roland Jaccard

(1) Stock, 1979.

« La mort change tout »

Accompagnant un recueil d'essais, deux romans de Dorothy Allison explorent sans complaisance l'envers du rêve américain

RETOUR À CAYRO (Cadedweller) de Dorothy Allison.
Traduit de l'anglais par Michèle Valencia. Belfond, 450 p., 129 F (19,66 €).

L'HISTOIRE DE BONE (Bastard out of Carolina) de Dorothy Allison.
Traduit par Michèle Valencia. 10/18, 416 p., 65 F (9,90 €).

PEAU de Dorothy Allison.
Traduit par Nicolas Milon. Balland, 300 p., 99 F (15,09 €).

Peut-on jamais changer ? Tirailler un trait sur son passé pour repartir à zéro, changer à ses propres yeux et surtout parvenir à modifier le regard d'autrui ? La question hante tous les livres de Dorothy Allison et est probablement à l'origine de son désir d'écrire : « *Ce que j'ai toujours redouté, c'est d'être ce que les gens pensent de moi, le jouet consentant de mon beau-père, celle qui a trahi sa mère, l'allumeuse perfide de celle que j'aime, la honte suprême de ma famille, une gouine blanche et pauvre du Sud, une salope, raciste, stupide, qui ne sait pas ce qu'elle fait* », écrit-elle dans *Peau*, un recueil d'essais où il est question aussi bien de l'art de confectionner un gode-ceinture et de l'évolution du mouvement lesbien aux Etats-Unis que du roman. Si ces textes, conférences diverses ou remarques pratiques sont d'un intérêt très inégal, ils permettent de comprendre pourquoi Dorothy Allison est passée du militantisme à la littérature.

Née en 1949 à Greenville en Caroline du Sud, elle appartient à cette catégorie de petits Blancs paumés « *à qui on a appris à être fiers de ne pas être noirs et à avoir honte d'être pauvres* ». Une sorte de racaille irrécupérable qui n'a de place nulle part et surtout pas en littérature. Car il y a deux sortes de pauvres, les bons,

« *travaillant dur, déguenillés mais propres et intimement honorables* », et les autres. « *Les hommes buvaient et étaient incapables de garder un travail ; les femmes, invariablement enceintes avant le mariage, devenaient rapidement usées, grosses et vieilles d'avoir trop travaillé et porté trop d'enfants (...). Nous n'étions ni nobles ni reconnaissants, ni même pleins d'espoir. Travailler, économiser, lutter ou se battre pour quoi ? Nous avions eu les générations précédentes pour nous apprendre que rien n'avait jamais changé et que ceux qui avaient tenté d'y échapper avaient échoué.* »

ENFANCE EN RAVAGE

L'Histoire de Bone, le premier roman de Dorothy Allison, évoque une enfance dévastée, celle de Ruth Anne Boatwright, qui fait une entrée sensationnelle et prématurée dans l'existence sur une route de Caroline du Sud. A bord d'une vieille Chevrolet s'est entassée toute une famille de joyeux ivrognes pour aller chercher, à l'aéroport, un cousin démobilisé. A l'arrière, une gamine de quinze ans enceinte de huit mois sommeille. Elle va passer à travers le pare-brise quand le conducteur perd le contrôle du véhicule. Ainsi naît Ruth Anne, surnommée Bone à cause de son aspect malingre. Petite « *bâtarde* » toujours montrée du doigt, elle dispose pourtant d'un rempart contre la méchanceté du monde, l'amour maladroit mais sincère de sa mère et de toute sa joyeuse tribu, particulièrement de ses tantes. La situation des femmes n'est pourtant pas la plus enviable dans ce milieu, Bone l'apprend à ses dépens au contact d'un beau-père qui lui rend la vie impossible.

Le succès de l'histoire de Bone aux Etats-Unis, le livre a été finaliste pour la National Book Award en 1992, comme celui, récemment des *Cendres d'Angela* de Frank McCourt, est le signe du renouveau d'une littérature sociale qui explore, sans complaisance, l'envers du décor américain. Le livre de Dorothy Allison aborde sans tabous le thème de

l'inceste, mais surtout il dépasse le simple témoignage par une puissance d'évocation, un tempo étonnant et l'affirmation paradoxale d'une véritable joie de vivre malgré misère et violence. Dans le cas de l'inceste, la situation est généralement compliquée par des interrogations insolubles de la part de la victime ; c'est souvent elle qui éprouve le plus de culpabilité, et puis comment pardonner à une mère un silence plus ou moins complice ?

« *La mort change tout*, écrit Dorothy Allison dans *Peau*, la mort est le point à partir duquel si elle n'a pas déjà été revendiquée, la justification devient possible. » « *La mort change tout* », ce sont aussi les premiers mots de *Retour à Cayro*, le plus achevé de ses romans, l'histoire de Delia, une jeune femme qui abandonne un mari violent et deux gamines dont la plus jeune a moins d'un an, pour suivre Randall Pritchard et son groupe de rock Mud Dog. En route pour la Californie, entre défonces et concerts, Delia devient l'égérie du groupe, une sorte de Janis Joplin avec qui il arrive qu'on la confonde. Elle a une fille de Randall. Le jour où celui-ci se tue en moto, Delia décide de retourner à Cayro, tenter de reconstituer une famille, avec en tête le plus grand succès de Mud Dog, *Diamonds and Dirt*, « *une chanson sur la culpabilité et l'expiation* ». Mais comment se faire accepter dans une petite ville de Georgie où c'est le pasteur qui décide de tout ? Comment reconstituer une famille avec la fille d'un rocker et sa demi-sœur qui organise des croisades contre l'avortement ? Comment comprendre et pardonner et faire admettre qu'on a changé ? Les romans de Dorothy Allison ne sont ni misérabilistes ni béatement optimistes. Ils sont humains. Ils disent que la vie est toujours plus compliquée que l'image qu'on s'en fait, que chacun d'entre nous est pétri de contradictions et mérite la justification du regard sincère et mensonger de la littérature.

Gérard Meudal

Légendes scandinaves

LES SAGAS LÉGENDAIRES de Régis Boyer.
Les Belles Lettres, « *Vérité des mythes* », 320 p., 140 F., (21,34 €).

Inlassable passeur de la littérature scandinave, Régis Boyer exerce son œil critique sur les sagas légendaires islandaises (*fornaldarsögur*) du XIII^e siècle, dont le sujet remonte aux temps païens antérieurs à la colonisation de l'île (879). On a longtemps lu ces textes dans une perspective romantique, comme l'expression de l'âme primitive d'un peuple, perpétuée par la tradition orale. Grand égratigneur des « *mythes* » qui courent sur cette civilisation, Régis Boyer prouve sur pièces l'élaboration littéraire complexe de ces sagas, relevant les emprunts à la littérature médiévale contemporaine et aux grands poèmes éddiques antérieurs. L'intertextualité et les vagues références historiques nourrissent ces œuvres compensatoires, censées divertir le lecteur islandais médiéval et convoquer les grands archétypes héroïques au moment où l'horizon historique s'obscurcit. Tout en conservant le style laconique caractéristique de la saga, elles développent souvent des thèmes - comiques, érotiques ou merveilleux - qui restent marginaux dans les autres types de sagas, jouant ainsi un rôle d'exutoire. Mais à ceux qui attendent au tournant trolls, nains et walkyries, Régis Boyer propose un « *paganisme bien tempéré* », révélateur de la mentalité du XIII^e siècle chrétien. Sans chercher à construire une typologie systématique, il mène une fine analyse des motifs légendaires, nourrie de l'étude des textes et d'une lecture, parfois distanciée, des travaux de Dumézil et des folkloristes. Un travail qui s'attache autant à la signification des mythes et du récit légendaire qu'à l'histoire des genres littéraires.

Fabienne Dumontet

LA RELIGION DES ORIGINES
d'Emmanuel Anati.
Bayard, 126 p., 99 F (15,09 €).

L'HOMME DES ORIGINES
Savoirs et fictions
en préhistoire
de Claudine Cohen.
Seuil, « Science ouverte »,
314 p., 149 F (22,71 €).

Domaine de recherches savantes, la préhistoire est aussi source de rêveries multiples. Peut-on entièrement séparer, dans ce type de connaissances, savoirs et fictions ?

La longue histoire de ce mythe du monde primitif s'est nourrie à mesure des progrès accomplis par les philologues, les archéologues, les naturalistes. Entre Buffon et Cuvier, le temps de la nature se creuse vertigineusement. Avec le déchiffrement du sanskrit et la naissance des études indiennes, l'histoire de la littérature et celle de la philosophie voient reculer leurs frontières historiques. La constitution d'un savoir concernant la « préhistoire » a ravivé les fantasmagories relatives à la vie des origines. L'absence de documents, la rareté des traces, le flou des repères sont autant de portes ouvertes à la fiction. Les savoirs progressant, la tentation des origines n'a pas pour autant disparu. Le petit livre d'Emmanuel Anati en est la preuve. Ce savant italien, auteur de nombreuses publications, est un des grands spécialistes de l'art rupestre. Il a notamment découvert dans le désert du Néguev la montagne sacrée d'Har Karkom et dirige des archives mondiales rassemblant les peintures sur roches.

Dans des pages très accessibles, il expose sa conviction de l'existence d'une « religion des origines », dont les croyances d'aujourd'hui porteraient encore parfois la marque. Qu'il s'agisse de l'au-delà et de l'immortalité de l'âme, des rites de passages liés à la naissance et à la mort, de la mémoire du premier exode humain à travers les continents, du souvenir de cataclysmes climatiques qui ont noyé les terres autrefois émergées, Emmanuel Anati soutient qu'une

La science impure



unité fondamentale des croyances préhistoriques et ceux que nous observons. En l'absence de toute preuve contraignante, le doute subsiste. Pourquoi ne pas imaginer en effet que les peuples des temps préhistoriques – sur des millénaires, sous des climats distincts – aient eu des conceptions fort différentes les uns des autres, même si leurs silex se ressemblent ? Sans doute est-ce un puissant besoin qui fait regimber devant les ruptures, esquiver les éclats d'une histoire fragmentée.

Il convient aussi de compter avec cette nécessité propre – partagée par la paléontologie et quelques autres disciplines – qui incite

à boucher avec la trame de la fiction les trous de la connaissance. Le nouvel essai de Claudine Cohen, qui fait suite à son travail sur *Le Destin du mammoth* (1), insiste sur cette intrication de la narration et des observations, sur ce mélange incessant des mythes et des réalités dans la constitution du savoir des paléontologues. Ainsi les fossiles retrouvés dans les Alpes passent-ils, au XVIII^e siècle, pour des preuves du Déluge. « Car, comment tous ces Animaux, particulièrement les Poissons de Mer, pourroient-ils se trouver dans des endroits si éloignés de la mer, et même dans les entrailles des montagnes fort hautes, comme sont celles de la Suisse, si ce n'est par

cette inondation universelle ? », écrit Johann-Jakob Scheuchzer en 1730.

Depuis, comme le souligne Claudine Cohen, la configuration de la discipline s'est fortement modifiée. Au cours des dernières décennies, la réflexion sur l'évolution biologique de la « famille humaine » a changé de cadre temporel : elle porte à présent sur plusieurs millions d'années. Son cadre spatial s'est également transformé : Indonésie, Chine, Afrique, Moyen-Orient sont devenus de hauts lieux de trouvailles. Enfin, la définition même de l'homme, les frontières qui le séparent d'autres espèces, sont devenues plus complexes et plus

floues qu'on ne le croyait naguère. Des traits que l'on jugeait discriminants – bipédie, usage d'outils, pratiques funéraires – sont désormais attestés chez des espèces autres que l'*Homo sapiens*. Bref, au lieu d'une nette rupture séparant l'animal de l'homme, on rencontre aujourd'hui – déconcertantes, difficiles à se représenter – une multitude de passerelles, d'êtres hybrides, d'embranchements et d'intermédiaires, un foisonnement de carrefours et de chemins de traverse. Le mérite de Claudine Cohen est d'arpenter ce labyrinthe, de retracer notamment les itinéraires inattendus qui mènent à la science présente. Cela nous vaut une promenade plaisante et lettrée. On retiendra en particulier le chapitre consacré aux romans évoquant la préhistoire. En effet, certains trouvent dans la vie de nos ancêtres de quoi broser quelques sagas vaguement lestes. Ainsi Rosny Aîné publie-t-il en 1897 *Nomai, amours lacustres*, tandis que Léon Lambry décrit *Rama, la fée des cavernes*, en attendant que Henry-Jacques Proumen ose pour sa part, en 1934, ce titre à retenir : *Eve, proie des hommes*.

On aurait tort de croire que ces fantasmagories ne sont que délicatesses fin de siècle, échauffements de demi-savants pour de néolithiques demi-mondaines. Ces archives enseignent autre chose que les ardeurs de messieurs à bé-sicles s'enflammant à l'idée des « âges farouches ». Elles rappellent plutôt combien, dans de vastes secteurs, la science est impure. Il s'y glisse des fantasmagories. Ni par effraction ni par hasard. Pas même de manière parasite. Au contraire : quand il s'agit des autres et des ailleurs, il se pourrait que la part du rêve soit constitutive, inséparable des rigueurs méthodiques et des classements réglés. Bouvard et Pécuchet, qui sont un temps victimes d'un accès de préhistorite aiguë, en réchappent par la déception : ces sciences, concluent-ils, sont « défectueuses ». Voilà des garçons trop sérieux.

(1) 1994. Voir *Le Monde* du 9 décembre 1994.

Clinton en victime

Nichole Bacharan démonte le piège judiciaire tendu par Kenneth Starr au président américain

LE PIÈGE
Quand la démocratie perd la tête
de Nichole Bacharan.
Seuil, 200 p.,
89 F (13,56 €).

mettre cette prémisse : Clinton a été victime d'un piège que lui a tendu l'extrême droite républicaine.

C'est ce traquenard que raconte très bien Nichole Bacharan dans *Le Piège*, récit recomposé de quatre années et demie d'une invraisemblable saga qui finira par la mise en examen du président par la Chambre des représentants, puis par son acquittement – haut la main – par le Sénat. Le scénario est complexe. Il touche aux particularités du système politique et judiciaire américain, à des procédures singulières. Les protagonistes du drame sont nombreux. La politologue Bacharan, qui connaît son Amérique, retrace ses obsessions et celles de son équipe – tous hommes, tous blancs, tous ultra-conservateurs – et la motivation centrale qui sera la leur : une haine absolue de Bill et de Hillary Clinton et de ce qu'ils représentent.

Nichole Bacharan ne cède à aucun syndrome du complot pour expliquer le passage du Whitewater à l'affaire Lewinsky, par l'intermédiaire du procès Paula Jones : il y a bien eu piège. Il y a bien eu totale manipulation et instrumentalisation de M^{me} Jones par deux groupes de l'extrême droite républicaine, la Fondation Bradley et le Rutherford Institute, contre le président. Longtemps, la presse américaine n'y croira pas. Lorsque Hillary Clinton dira, en 1998, que son mari est la victime « d'une vaste conspiration d'extrême droite », les journaux les plus sérieux la ridiculiseront.

Et puis deux journalistes du *New York Times*, Don van Natta Jr. et Jill Abramson, vont remonter au cœur de l'histoire : la manière avec laquelle le juge Starr a pu établir la liaison entre ces trois affaires, Whitewater, Lewinsky et Jones. A les lire – et personne ne les a encore démentis – et à lire Nichole Bacharan, on conclut aussi au piège, sans hésiter.

Alain Frachon

La ruée vers l'os

L'histoire de l'Homme et l'évolution de cette discipline racontées par Yves Coppens

LE GENOU DE LUCY
L'histoire de l'Homme et l'histoire de son histoire
de Yves Coppens.
Ed. Odile Jacob, 256 p.,
139 F (21,19 €).

En 1974, Yves Coppens dirigeait avec Donald Johanson et Maurice Taieb la mission internationale des restes préhistoriques les plus universellement connus : ceux de Lucy. Depuis, le savant est devenu professeur au Collège de France, titulaire de la chaire de paléontologie et de préhistoire ; il a signé nombre d'ouvrages de vulgarisation, fort bien reçus de la critique comme du public et conseille volontiers les romanciers scrupuleux (*Debout dans le ventre blanc de silence*, troisième volet du roman préhistorique de Pierre Pelot, *Sous le vent du monde*, vient de paraître chez Denoël). Il livre aujourd'hui avec *Le Genou de Lucy*, dédié à son fils Quentin, plus jeune que Lucy de quelque trois millions d'années, un regard composite et personnel sur ce qu'il nomme joliment lui-même « la ruée vers l'os ».

Pour Quentin, Yves Coppens a rassemblé en faisceaux convergents sa conception de l'histoire de l'Homme, l'historique de cette science neuve qui n'en finit plus de réviser ses éphémères certitudes, une esquisse d'autobiographie, un portrait de la fameuse Lucy, qui n'est certes pas la plus vieille femme du monde, mais « le squelette le moins incomplet d'une préhistoire parmi les plus anciennes ». Sans oublier en final, récréation mutine ou nécessaire concession à la poésie des origines, l'étonnante postérité de cette improbable aïeule, morte, à vingt ans à peine, noyée, comme un démenti inutile à l'aventure humaine à venir, selon la vision lyrique et somptueuse d'Andrée Chérid (1).

Un tel plan – et un tel brassage

des genres – pose quelques problèmes. De registre d'abord : le mince glossaire proposé en annexe est loin de préciser tous les termes délicats rencontrés, mais les éléments autobiographiques, comme les évocations de Lucy, fossile ou mythe, sont totalement accessibles. De ton ensuite : Coppens a une récurrente propension à l'autocélébration dans la partie où il expose sa conception de la discipline, mais sa vivacité et son humour savent corriger ce réflexe d'orgueil. Reste une introduction vivante qui conte l'histoire naturelle comme une saga pleine de rebondissements, de fausses pistes et de mystère, qui porte aussi à tout un chacun un message d'espérance et d'humilité.

Ph.-J. C.

(1) *Lucy, la femme verticale*, Flammarion, 1998.

Livraisons

● **LA PRÉHISTOIRE**, de Marcel Otte, Denis Vialou et Patrick Plumet

Ce manuel destiné à un public de jeunes universitaires a le mérite de retracer la préhistoire de l'humanité, de ses origines, il y a quelque 3 millions d'années, au seuil des 10 000 ans avant notre ère. Le format, qui convient parfaitement à l'illustration didactique (tableaux, croquis, schémas), est plus heureux encore pour le deuxième volet, que Denis Vialou consacre à l'art paléolithique. La brève contribution finale de Patrick Plumet, en poste à Montréal, est la plus originale (« La préhistoire de l'Amérique du Nord et de l'Arctique »). Un ensemble composite donc, mais utile (éd. De Boeck Université, 372 p., 260 F).

● **CORRESPONDANCE**, de Marguerite de Valois

Inlassablement Eliane Viennot décape l'image convenue de la reine Margot, renforcée naguère par l'adaptation du livre de Dumas par Chéreau. Auteur d'une remarquable « somme » sur la dame (Payot, 1993), elle publie aujourd'hui les quelque 662 lettres qui nous sont parvenues de la « perle des Valois », rédigées entre 1569 – Marguerite n'est alors que la sœur de Charles IX – et 1614 – la première épouse d'Henri IV, conspiratrice habile dans sa jeunesse, dissuade peu avant sa mort le fils de son amie, la duchesse de Nevers, de suivre son exemple. Ce n'est pas le moindre paradoxe de ce corpus où La Mole et Bussy, ses amant et héros, sont absents, Brantôme, si décisif pour la transformer en mémorialiste, à peine présents, et les grands des figures officielles rarement perçues comme des proches, mis à part ses frères. On mesure la part de ses interventions politiques (qu'elle tente de Nérac de contrôler la Gascogne en 1580 ou négocie sa répudiation et la fin de son exil auvergnat) comme la perte d'un témoignage précieux sur l'époque puisque la reine interrompt ses *Mémoires* trente ans avant sa disparition (éd. Honoré Champion, 680 p., 550 F).

Ph.-J. C.

Un titre qui ne veut rien dire.
une histoire qui ne mène nulle part :
vous allez adorer ce roman !

Poisson-vinaigre
BRUNO BONTEMPELLI
roman Grasset

DROIT

● par Philippe Simonnot

Pourquoi diable obéit-on aux lois ?

ESSAIS DE THÉORIE DU DROIT

de Norberto Bobbio.

Traduit de l'italien par Michel Guéret

avec la collaboration

de Christophe Agostini,

préface Riccardo Guastini,

Bruylant (67, rue de la Régence, 1000 Bruxelles, diff. : LGDJ)

290 p., 320 F (48,78 €).

Dans la querelle interminable qui oppose les partisans du droit naturel au positivisme juridique, nul doute que le grand juriste italien Norberto Bobbio occupe une place éminente. Non seulement parce que sa production scientifique comprend plus de mille titres portant sur tous les domaines de la philosophie du droit et de la philosophie politique. Mais aussi parce que, grand connaisseur de l'œuvre majeure de Hans Kelsen, il a réussi d'une certaine manière à la dépasser. Aussi bien convient-il de saluer chapeau bas la publication de ce recueil de textes, rendus ainsi accessibles au lecteur français.

Pour mesurer l'enjeu d'une dispute malheureusement trop souvent cantonnée dans le domaine de la science juridique, et rendue particulièrement absconse par le jargon utilisé, il suffit de rappeler que pour Kelsen (1881-1973), fondateur au début du siècle de l'École positiviste de Vienne, et auteur de la fameuse *Théorie pure du droit*, tout Etat, même la pire des dictatures, est un Etat de droit. Et lui qui, en raison de ses origines, devra fuir devant la barbarie nazie, n'hésitera pas à pousser sa logique jusqu'à affirmer : « *Du point de vue de la science juridique, le droit (Recht) sous le régime nazi était le droit. Nous pouvons le regretter, mais nous ne pouvons nier que ce fut le droit.* » Face à de telles assertions, les juristes naturalistes(?) ont eu beau jeu de réduire le positivisme à une idolâtrie de l'Etat.

Le premier mérite de Norberto Bobbio est de définir avec clarté les positions de chaque camp : le jusnaturalisme(?) distingue le droit positif du droit naturel, lequel est fondé sur la « nature » des choses et des hommes ; il soutient la supériorité du second sur le premier. Et l'on peut donc faire appel du premier en se référant au second. Le positivisme juridique n'admet pas cette distinction et affirme qu'il n'existe pas de droit en dehors du droit positif. Pour le jusnaturaliste, on doit obéir aux lois uniquement lorsqu'elles sont justes – mais qui sera juge de leur justesse ? La maxime fondamentale du positivisme juridique est que l'on doit obéir aux lois en tant que telles. La justice est un « idéal irréaliste », elle n'est pas un problème dont peut s'occuper la science. La théorie du droit, dans la mesure où elle prétend être une science, doit s'en désintéresser.

Après avoir rappelé ces principes, Bobbio n'en est que plus à l'aise pour répondre aux accusations des jusnaturalistes. D'abord, remarque-t-il, il est faux historiquement que la doctrine de l'obligation morale d'obéir aux lois positives soit un apanage du positivisme. Une telle doctrine a été affirmée par les théories traditionnelles du droit naturel. En fait cette doctrine n'appartient à aucun des deux camps, elle dérive simplement de la constatation, aussi vieille que la philosophie du droit, qu'aucun ordre juridique ne peut se soutenir en se fiant uniquement à l'obéissance arrachée par la crainte de la sanction.

Ensuite, le positivisme n'a jamais enseigné, selon Bobbio, qu'il fallait obéir aux lois parce qu'elles étaient justes en tant que telles, mais parce que justes ou injustes, bonnes ou mauvaises, elles servent à réaliser des valeurs sans lesquelles aucune société ne pourrait survivre. Le maître italien rappelle encore que les postulats du positivisme juridique, l'égalité, l'ordre, la sûreté, ont été élaborés au XVIII^e siècle par des penseurs libéraux, de Montesquieu à Kant, pour poser une barrière au despotisme. En Italie, dans les années fascistes, la résistance à l'arbitraire fut conduite par des juristes au nom de ces mêmes postulats. Bobbio participa lui-même à ce combat. Il est vrai que ce raisonnement appliqué au positivisme étonnera dans la mesure où la science du droit, comme toute science, se veut en principe éthiquement neutre – *wertfreiheit*, pour reprendre l'expression fameuse de Max Weber. Mais pour notre auteur, la prétention à la neutralité éthique est tout bonnement « infondée ».

Bobbio est certes plus convaincant quand il nous montre abondamment que les partisans du droit naturel sont loin d'avoir toujours pris le parti de la résistance à l'oppression, de la défense de la personne contre les prétentions de l'Etat, de la liberté individuelle contre l'asservissement de la loi. « *Les morales les plus différentes*, écrit notre auteur, *ont parfois trouvé refuge, selon les époques et les occasions, dans le giron du droit naturel* » : aussi bien l'égalité de tous les hommes que la nécessité de l'esclavage, l'excellence de la propriété individuelle que celle de la communauté des biens, le droit à la résistance que le devoir d'obéissance. Et de citer le livre d'un autre juriste italien démontrant que le jusnaturalisme a toujours été et ne peut être, par sa nature, c'est bien le cas de le dire, qu'une éthique de la loi opposée à une éthique de la liberté (1).

Enfin, insiste Bobbio, Kelsen est lavé lui-même de tout étatisme puisqu'il a lui-même affirmé le primat du droit international et œuvré pour la dissolution de la souveraineté étatique.

Reste la grande question de la nature même d'un gouvernement et de ce qui le distingue en droit d'une bande de brigands, et qui justifie l'obéissance aux lois. Pour un jusnaturaliste, la réponse est évidente. Pour un positiviste, elle se trouve dans un vieil adage latin utilisé par le philosophe anglais John Austin : *ex facta oritur ius*. Le droit est ce qui est habituellement observé. Autrement dit, à la longue, le pouvoir se transforme en droit. « *Existe-t-il un droit sans pouvoir ?* », demande Bobbio. A quoi on pourrait répondre par une autre question : existe-t-il un pouvoir sans droit ?

(1) Pietro Piovani, *Giusnaturalismo ed etica moderna*, Laterza, Bari, 1961.

PASSAGE EN REVUE

● « Les Cahiers du judaïsme »

Succédant aux *Nouveaux Cahiers* (1965-1997), la revue de l'Alliance israélite universelle, *Les Cahiers du judaïsme*, dont c'est le troisième numéro, proposent opportunément la réflexion d'une universitaire israélienne, Raya Cohen, sur « Le génocide arménien dans la mémoire collective juive ». On y apprendra avec intérêt à quel point fut sensible l'influence du livre de Franz Werfel, *Les Quarante jours du Musa-Dagh* – datant de 1933 et consacré à l'écrasement d'une révolte d'Arméniens en 1915 –, sur les jeunes révoltés juifs de Varsovie en 1942, même si, par la suite, le caractère inouï de la Shoah apparut aux assiégés du ghetto. On constatera, à l'aide des échos qu'en rapporte l'auteur de l'article, qu'en Israël aussi, le débat sur la spécificité du génocide juif fait rage depuis le début des années 90. A signaler également, un dossier consacré à la réalité juive dans la France d'aujourd'hui et la publication d'un texte inédit de Sartre, sous la forme d'une conférence prononcée le 3 juin 1947, à l'invitation de l'Alliance, par l'auteur des *Réflexions sur la question juive* ; texte suivi d'un commentaire très critiqué du directeur de la revue, le sociologue Pierre Birnbaum (*Les Cahiers du judaïsme*, n° 3, 75 F [11,43 €], 45, rue La Bruyère, 75009 Paris). **N. W.**

INTERNATIONAL

● par Daniel Vernet

UN MONDE SANS SOUVERAINETÉ

Les Etats entre ruse et responsabilité

de Bertrand Badie.

Fayard, 306 p., 135 F (20,58 €).

Les élections des députés au Parlement de Strasbourg, le 13 juin, comme toutes les échéances européennes, vont donner l'occasion aux défenseurs patentés de la souveraineté nationale de faire entendre leur voix. Avant de se lancer dans des plaidoyers en faveur de ce que Bertrand Badie nomme « *une fiction* », ils seraient bien avisés de lire l'ouvrage que ce professeur de sciences politiques consacre aux relations internationales. Ils y trouveraient matière à réflexion sur ce qui n'est même pas un combat d'arrière-garde, puisque « *l'âge d'or de la souveraineté n'a jamais existé* », et quelques prémisses sur l'articulation des nouvelles solidarités, citoyenne, transnationale et identitaire.

Mais il ne faut pas trop demander. Même fictive, l'idée de souveraineté « fonctionne ». Elle offre une intelligibilité – trompeuse – de la réalité mondiale. Réduite à son noyau dur, « *puissance ultime et perpétuelle* », selon Jean Bodin, elle fournit un principe d'explication pratique qui a résisté au temps. Après 1945 encore, elle a constitué le principe d'organisation de la société internationale. Le concept, dont Bertrand Badie montre toute l'incertitude, a la vie dure. Quand les responsables des Etats européens transfèrent à Bruxelles ou à Francfort la responsabilité de la monnaie, ils se refusent à reconnaître une perte de souveraineté. Au contraire, ils disent en attendre un renforcement d'une souveraineté qui transcenderait celle des Etats-nations. « *Que vaut la souveraineté nationale comme valeur absolue dès lors que, depuis 1945, quelque trente-cinq mille traités ont été signés par les Etats qui, par définition, doivent respecter leurs engagements internationaux jusqu'à les placer au-dessus de leurs lois ?* »

On objectera que ces traités internationaux ont été librement signés par des Etats « souverains » et que la plupart admettent la non-ingérence dans les affaires intérieures de ces Etats.

POLITIQUE

● par Thierry Bréhier

CHRONIQUE D'UN NAUFRAGE PROGRAMMÉ

de Philippe Reinhard.

Albin Michel, 372 p., 130 F (19,81 €).

« *Seigneur, protégez-moi de mes amis. Mes ennemis, je m'en charge* ». Jacques Chirac, qui goûte tant les formules lapidaires de la sagesse populaire, ne pourra que lancer cette prière s'il lit le dernier ouvrage de Philippe Reinhard, cette *Chronique d'un naufrage programmé* qui raconte et explique le fiasco actuel de la droite, alors que tout lui semblait promis après son écrasante victoire des législatives de 1993. Un récit masochiste, en fait, car l'auteur n'a jamais camouflé ce qu'il est à cette famille politique qu'il appartenait. Enarque, il a préféré la liberté qu'offre le journalisme à qui adore arpenter les couloirs parlementaires à la réserve qu'impose une carrière de haut fonctionnaire. Centriste de cœur et de raison, il a été, un temps, attiré dans la sphère chiraquienne, étant même membre du cabinet du chef du gouvernement de la première cohabitation.

Les amours déçus se transforment facilement en haine inextinguible. Aujourd'hui, Philippe Reinhard déteste Jacques Chirac. L'homme, le chef de parti, le président. Son livre n'est pourtant pas seulement un règlement de comptes. Le véritable acte d'accusation en sorcellerie qu'il dresse est nourri de faits, d'anecdotes qu'il n'a pas simplement regardés en observateur, car il fut aussi, parfois, un acteur discret. Cela lui permet, en tout cas, de connaître parfaitement son sujet quand il parle de la droite.

SOCIÉTÉ

● par Michèle Aulagnon

LA GUERRE DES RUES

de Christian Jelen.

Plon, 238 p., 120 F (18,3 €).

L'AUTODAFÉ DES QUARTIERS

de Christophe Colinet.

Ed. Imago, 140 p., 110 F (16,8 €).

FRANÇAISES

de Valérie Dumeige et Sophie Ponchelet,

Ed. Nil, 262 p., 120 F (18,3 €).

La délinquance des mineurs a été l'objet d'une polémique entre Jean-Pierre Chevènement, ministre de l'intérieur, et Elisabeth Guigou, garde des sceaux. Les chiffres des crimes et délits commis par les mineurs n'ayant cessé d'augmenter depuis 1994, le ministère de l'intérieur réclamait davantage de fermeté alors que le ministère de la justice souhaitait davantage de moyens pour « *réduire* » les jeunes concernés. Le débat a été clos avec l'annonce d'un renforcement des moyens de la police et de la justice.

Mais qui sont ces jeunes auteurs de violences ? Christian Jelen, journaliste au *Point*, décédé alors qu'il venait de terminer son dernier livre sur *La Guerre des rues*, s'insurge contre le fait qu'on parle des jeunes « *alors que selon les études de criminologie, environ 5 % des 15-29 ans sont responsables de 50 % des crimes et délits commis par ces groupes d'âge* ». Mais son propos est plus que polémique dans la mesure où l'auteur n'hésite pas à évoquer

Bricolage international

Toutefois, ces deux principes fondamentaux de la vie internationale moderne ne sont pas aussi absolus qu'il y paraît. Il existe une pression de l'universalisme qui oblige les Etats à adhérer à des traités qui contredisent parfois la conception « *souveraine* » qu'ils se font du droit. En outre, ces accords peuvent être utilisés par des acteurs non-étatiques pour revendiquer le respect par l'Etat des engagements internationaux qu'il a souscrits. La manière dont les dissidents soviétiques se sont servis dans les années 70-80 du chapitre « droits de l'homme » des accords d'Helsinki est exemplaire à cet égard. Et les Etats occidentaux se sont sentis habilités à demander – timidement – des comptes aux dirigeants soviétiques sur ce même chapitre.

C'était le début du « *droit d'ingérence* » qui s'est peu à peu transformé en « *devoir d'ingérence* ». Personne ne s'étonne, explique Bertrand Badie, « *qu'on en remontre au Brésil quand il pratique la déforestation massive (...). On s'indignerait au contraire que les puissances occidentales n'aillent point faire la police quand un massacre se produit dans l'Afrique des Grands Lacs que les forces de l'OTAN n'arrêtent pas Karadzic pour le faire juger par un tribunal international...* ». Ou que des forces internationales ne surveillent pas l'application d'un accord sur le Kosovo, pourrait-on ajouter. Mais cette implication internationale ne va pas de soi. Elle se heurte non seulement à la vieille conception de la souveraineté nationale ; elle butte aussi sur les hésitations des acteurs internationaux à assumer une responsabilité.

Ce déplacement de la souveraineté vers la responsabilité devrait être, selon Bertrand Badie, le futur principe d'organisation de la vie internationale, si l'on veut éviter une « *dérive* » qui menacerait les valeurs, marquerait la victoire de l'utilitaire et de la technique, de l'identification ethnique sur les communautés politiques. En attendant, le monde se trouve dans une phase intermédiaire et indécidable où les Etats se colinent avec d'autres partenaires, d'une part les réseaux transnationaux avec lesquels ils cherchent à composer, en outre, « *l'imaginaire*

ethnique de l'individu frustré ou déçu par les contre-performances de l'Etat ou de la mondialisation ». Or, pour retrouver une part de légitimité, les gouvernants acceptent parfois « *d'ethniciser l'Etat* », au risque de brader encore plus leur souveraineté. Face à des acteurs internationaux nombreux et nouveaux, les Etats deviennent eux-mêmes « *des agents du postmodernisme* ».

Il en résulte une impression de « *bricolage* » dans l'organisation de la vie internationale. La multiplicité des stratégies coïncide avec la prolifération des acteurs, les Etats s'affaiblissent, résistent en passant des compromis, voire se renforcent en retournant à leur profit les armes de leurs adversaires. « *De ce brassage*, écrit Bertrand Badie, *dérivent des institutions nouvelles... et des ambiguïtés* ». Ni domination d'une hyper-puissance ni multipolarité, le « *monde sans souveraineté* » s'invente sous nos yeux dans un chaos peu rassurant. Au moins est-il clair que la nostalgie de l'ordre « *souverain* » est une chimère.

★ **Signalons également : Mondes rebelles, de Jean-Marc Balencie et Arnaud de La Grange. Mouvements de guérillas, milices ethniques ou partisans, groupes terroristes, formations paramilitaires ou mafieuses... Sur plus de 1 500 pages, les auteurs passent en revue, continent par continent, pays par pays, toutes les révoltes contre tous les ordres établis. Ils ont d'autant moins d'a priori idéologiques que la fin de la division du monde en deux blocs a rendu caduques les explications univoques et simplistes. Il faut donc aller rechercher dans chaque cas les causes particulières, sans se laisser aveugler par des principes universels réducteurs. Chaque « fiche » est construite sur le même schéma : contexte historique, acteurs, carte, données de base, bibliographie. Ce gros volume encyclopédique, que nous avions salué dans *Le Monde des livres du 10 janvier 1997, est aujourd'hui réédité dans une version revue et augmentée, et apparaît comme un véritable ouvrage de référence (présenté par Jean-Christophe Ruffin, Michalon, 1 566 p., 220 F [33,53 €]).***

Au péril d'une droite malade

D'où un des principaux intérêts de son livre qui permet de se remémorer une histoire récente risquant de sombrer dans l'oubli, tant ses rebondissements et son accélération pourraient faire perdre de vue ses prémices.

Le passé permet de comprendre le présent et de prévoir un avenir qui, en l'espèce, ne semble guère encourageant. Cette *chronique* offre ainsi de perpétuelles remises en perspective bien venues. Pour son auteur, tout commence lors de l'élection présidentielle de 1974 quand Jacques Chirac a « trahi » le gaullisme en permettant la victoire de Valéry Giscard d'Estaing au détriment de Jacques Chaban-Delmas. Et le « *naufrage* » était annoncé par les conditions de la campagne présidentielle de 1995. Ses amitiés balladurienne ne l'empêchent pas de souligner les erreurs commises par le premier ministre-candidat, mais ce sont, bien entendu, les moyens utilisés par le vainqueur qu'il dénonce en démontrant, sans difficulté, que ses promesses ne pouvaient qu'entraîner l'échec du gouvernement Juppé.

Le plus inquiétant pour la droite est la série de portraits qu'il dresse de ceux qui la dirigent ou qui ambitionnent de le faire : Jacques Chirac dont la « *force* » est de « *ne jamais s'embarasser d'aucune contradiction* » ; ceux qui « *contribuent à compliquer l'intrigue* », Valéry Giscard d'Estaing, qui veut « *prendre sa revanche sur 1981, fût-ce par personne interposée* », Charles Pasqua, qui « *consacre toute son énergie à contredire le président de la République* ». François Léotard, qui « *laisse à sa famille un héritage judiciaire* » ; les « *Atrides du RPR* », Philippe Séguin, qui cherche « *à empêcher qu'une nou-*

velle candidature Chirac ne devienne inéluctable », Alain Juppé, qui n'admet « *jamais avoir commis une grosse bêtise* », Nicolas Sarkozy, qui ne « *pense qu'à monter sur la plus haute marche du podium républicain* », Edouard Balladur, « *animé d'un violent désir de revanche* » ; « *les francs-tireurs de l'armée morte* », Alain Madelin, dont la « *stratégie passe par une candidature à la présidence de la République* », François Bayrou, dont « *l'ambition est servie par une volonté impressionnante* ».

L'animosité qui oppose tous ces hommes de pouvoir entre eux n'a, pour Philippe Reinhard, qu'une seule cause : l'élection du président de la République au suffrage universel. Cet observateur-acteur est de ceux qui jugent que tout le mal vient de cette compétition élyséenne qui « *domine la vie politique française au point de l'écraser* ». Et si, pour l'heure, la gauche n'en est pas trop malade, dans l'autre camp l'arrivée d'une nouvelle génération n'a pas mis fin au traditionnel combat des chefs dont la droite a tant pâti dans les années 80. Bien au contraire. En accroissant le nombre des chefs de bande, elle l'a rendu moins maîtrisable et plus sanglant, rendant fort improbable une alliance sincère contre l'adversaire commun.

Le drame est qu'ainsi, comme le fait remarquer Philippe Reinhard, l'« *alternance politique* » risque d'être « *interdite pour longtemps* ». Ce n'est sain pour personne. Et puisque, comme il l'écrit, la droite « *est l'homme malade de notre démocratie* », son « *sauvetage* » est effectivement « *une grande cause nationale* ». Faudrait-il, encore, qu'elle y mette un peu du sien !

Blues des banlieues

« *la surdélinquance d'une minorité de jeunes Français d'origines maghrébine et africaine* ». Et Jean-Pierre Chevènement serait, pour Christian Jelen, le seul homme politique à avoir pris conscience « *de l'ampleur du drame qui couve, de la menace d'une minorité croissante de "sauvageons"* ».

Beaucoup plus mesurée est l'enquête menée à Maubeuge par Christophe Colinet, journaliste à *La Voix du Nord*. Originaire de cette région où tous les indicateurs sociaux sont au rouge, Christophe Colinet est revenu y vivre alors que la majorité des jeunes qui tirent leur épingle du jeu scolaire en partent. « *Pour celui qui reste en Sambre, l'insertion professionnelle n'existe pas ou presque pas* », écrit-il dans *L'autodafé des quartiers*. « *En une vingtaine d'années, la Sambre est passée d'une génération terrifiée par le spectre du chômage à une nouvelle jeunesse dont les éléments les plus marginalisés estiment que travailler honnêtement est la dernière chose à faire* ».

En 1975, la Sambre comptait 51 900 emplois. En 1995, ce chiffre était divisé par deux, atteignant tout juste les 26 000. Parallèlement, le nombre de chômeurs exploitait, passant de 2 000 à 15 000. A Maubeuge, le cœur des violences urbaines se situe dans le quartier Sous-le-Bois, 8 000 habitants, où le taux de chômage culmine à 30 %, frappant essentiellement les moins de vingt-cinq ans. Episodiquement, le quartier s'embrace, les voitures brûlent, les affrontements avec les forces de l'ordre se multiplient. Mais l'enquête de Christophe Colinet dis- sèque l'économie parallèle qui s'est mise en place dans de tels quartiers, d'autant plus facilement que les Pays-Bas, source d'approvisionnement en

drogues, sont à une heure de route. Non seulement les dealers font vivre le quartier et leur famille, mais ils font figure d'exemples pour les plus jeunes, prenant la place des « grands frères » des années 80 qui prênaient l'intégration.

Mais toutes les banlieues ne s'embrasent pas, et tous les jeunes ne sont pas des délinquants. Les six filles françaises d'origine étrangère dont le portrait est brossé par Valérie Dumeige et Sophie Ponchelet dans *Françaises* ont grandi entre deux pays, entre deux cultures. Elles ont quitté le Sénégal, le Vietnam, l'Algérie ou la Roumanie, très jeunes, avec leurs parents et ont aujourd'hui entre vingt et vingt-cinq ans. Certaines d'entre elles ont vécu dans ces banlieues dites difficiles, et y ont été heureuses, souffrant de devoir quitter le cocon familial pour leurs études. Toutes restent très attachées à leur communauté et à leurs parents. Elles sont plus que conscientes des sacrifices qu'ils ont dû faire pour les élever et leur permettre une véritable intégration.

D'origines et de cultures différentes, Oumi, N'Deye, Viana, Cristina, Naïma et Anne ont su profiter du système scolaire. Les unes deviendront des championnes d'athlétisme, une autre s'accrochera à l'école, seul moyen d'échapper à un mode de vie traditionnel où les filles accomplissent l'essentiel des tâches domestiques, une dernière créera une association pour les jeunes venus de son pays. Aucune ne prétend incamer à elle seule la communauté dont elle est issue. Mais leurs parcours, leurs rêves et leurs déceptions finissent par esquisser le portrait, complexe, de ces jeunes filles issues de l'immigration.

Gabriel Tarde, le sociologue retrouvé

Son passé de juge d'instruction puis de criminologue, ses incursions dans de multiples disciplines et, surtout, sa rivalité avec Durkheim pour fonder la sociologie ont desservi ce socio-philosophe. La réédition de ses œuvres permet de redécouvrir une pensée plus que jamais contemporaine

MONADOLOGIE ET SOCIOLOGIE

de Gabriel Tarde.
Préface d'Eric Alliez,
Postface de Maurice Lazzarato,
Institut Synthélabo, 152 p.,
84 F (12,80 €).

LES LOIS SOCIALES

de Gabriel Tarde.
Préface d'Isaac Joseph,
Institut Synthélabo, 152 p.,
94 F (14,33 €).

Tout commence par une confrontation inégale entre un aîné et un cadet qui se sont donnés un même but : fonder la sociologie, en faire une science neuve, la science de toutes les sciences. L'aîné, Gabriel Tarde, perdra cette bataille des commencements alors que son livre le plus connu, *Les Lois de l'imitation* (1890), lui apporte la notoriété et les dernières années de sa vie la reconnaissance institutionnelle par l'élection au Collège de France et à l'Institut. Le cadet, Emile Durkheim, bien que l'éloignement universitaire en province puis l'accès à la sociologie à la Sorbonne par une porte étroite ne facilitent pas son projet, sortira victorieux de cet affrontement. Il est alors devenu pour longtemps le fondateur de l'école française de sociologie appuyée sur une revue, *L'Année sociologique*, l'initiateur inlassable d'une science moderne du social dont il définit les domaines et la méthode en en précisant les règles. Il a acquis une autorité intellectuelle et morale qui le fait considérer comme une sorte de grand instituteur de la République.

Entre les deux prétendants la confrontation passe par des phases aiguës sans que les relations soient rompues. Durkheim voit en Tarde son principal rival, il critique ses thèses avec violence, notamment dans *Le Suicide* (1897). Il exprime son contentement de le savoir « casé » au Collège de France, en espérant qu'il s'en tienne à la définition de sa chaire, « Philosophie moderne », et

n'enseigne pas une sociologie qui serait d'« un mauvais exemple ». Il faut bien voir que l'enjeu n'est pas mince : choisir pour la discipline naissante le statut scientifique le plus conforme à l'esprit des sciences alors pratiquées et traiter du social dans une période où les luttes idéologiques, politiques et sociales sont intenses. Les deux rivaux ne se trouvent pas dans une situation égale. Durkheim, ancien élève de l'École normale supérieure et agrégé de philosophie, est dès le départ bénéficiaire d'une position et de relations universitaires, et, âgé de moins de trente ans, il a la charge du nouveau cours de « science sociale et pédagogie » à l'université de Bordeaux. Il a lié sa vie intellectuelle à la sociologie.

Tarde n'a ni la même formation – il a étudié le droit – ni le même parcours professionnel ; il a une curiosité précoce qui le porte vers la philosophie, mais il accède à la sociologie en quelque sorte par un détour. Il a une longue carrière de juge d'instruction à Sarlat, sa ville natale, puis est nommé directeur de la statistique judiciaire au ministère de la justice – là même où Durkheim enverra son neveu Marcel Mauss effectuer les recherches statistiques nécessaires à la rédaction du *Suicide*. Gabriel Tarde est d'abord connu par ses publications relatives à la criminologie, au droit et à la philosophie pénale, et c'est aux *Archives d'anthropologie criminelle* qu'il réserve des articles où se précise et se développe sa théorie sociologique. Son passé de criminologue le suit, ses incursions dans les sciences et dans de multiples disciplines déconcertent. Malgré son affirmation d'avoir pour but la fondation d'une « sociologie pure », il reste mal localisable dans le champ des sciences sociales. Cette ambiguïté le dessert, elle a conduit à l'oubli de son œuvre et laissé le terrain libre aux durkheimiens.

Le retour d'intérêt est récent ; il se marque par quelques rééditions durant ces dernières années. Mais



DR/IN « GABRIEL TARDE ET LA PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE »

c'est la publication des œuvres de Tarde en cinq volumes qui signale l'événement. Elle incite à rechercher les raisons qui justifient cette neuve curiosité pour le « plus philosophe des sociologues ». Deux des volumes, incorporant les commentaires de spécialistes actuels, viennent de paraître. Ils préparent complémentarément à la redécouverte du socio-philosophe oublié, à l'accueil d'une œuvre qui peut s'accorder pour une part à la pensée du temps présent. Dans l'un, *Monadologie et sociologie*, se révèle l'ancrage philosophique, la constitution d'une science sociale à partir d'une métaphysique, voire d'une cosmogonie où Tarde se laisse em-

porter dans une « féerie d'idées ». Dans l'autre, *Les Lois sociales*, il souligne ce qui fait lien entre ses thèses sur l'imitation, l'opposition universelle et la logique sociale, et donc entre trois de ses principaux ouvrages. Il apparaît ainsi comme le briseur des barrières dressées entre monde vivant et monde inorganique, nature et société, philosophie de la nature et éthique.

Là où Durkheim sépare – le social dans sa réalité propre et son autonomie, la sociologie en tant que savoir positif indépendant de la philosophie –, Tarde unifie et « sociologise » l'univers car tout y fait « société ». Il s'inscrit lui-même dans une généalogie philo-

sophique qui comprend Spinoza, Leibniz, Nietzsche, Bergson, son successeur au Collège de France ; et Gilles Deleuze le retrouve dans un bref commentaire lorsqu'il théorise les relations entre différence et répétition. Deux des clefs de la construction tardienne d'un monde dont le social n'est qu'une partie ou un aspect. C'est sur l'infinitésimal, sur les éléments provisoirement reconnus derniers – l'atome chimique, la cellule vivante, l'individu social –, dont l'exploration ne cesse de révéler la grande complexité, et non sur les

l'adaptation (coproduction créatrice). Sa sociologie en résulte, il le dit en commandant à la science sociale de reconnaître « son domaine propre de répétitions, son domaine propre d'oppositions, son domaine propre d'adaptation ». Au premier, il impute le caractère imitatif de la vie sociale et de la vie psychologique ; au deuxième, les formes principales de la « lutte » (discussion, concurrence, guerre) ; au troisième, les transformations qui résultent des dérogations individuelles, des innovations, des inventions surtout et de leur imitation.

Georges Balandier

Sur ce dernier point, « il s'agit de surprendre sur le vif et par le menu » les change-

ments sociaux « pour comprendre les états sociaux » et non pas l'inverse. Là où Durkheim identifie des « choses sociales », des groupes structurés, des institutions, de la contrainte, des états sociaux déterminants, il identifie des acteurs individuels, des « citoyens infinitésimaux », des affects et des affinités, de la spontanéité dans l'interaction et une évolution créatrice.

Il est difficile de le suivre dans toutes ses explorations, d'accompagner ses survols. Il est resté le mal classable, il préfigure mais il est souvent méconnu de ceux dont il fut l'annonciateur, il s'engage sur les mauvais chemins lorsqu'il imagine une « bio-politique universelle ». Mais on voit ce qui peut actualiser sa pensée, la place aujourd'hui occupée par la sociologie du minuscule et du quotidien, par la considération des phénomènes de communication, d'opinion, de foule, de suggestion et de contagion imitative (1).

(1) La récente publication de la correspondance de Durkheim adressée à son neveu, Marcel Mauss, éclaire le milieu sociologique français lorsque la discipline se constitue. Tarde y est évoqué : *Lettres à Marcel Mauss*, d'Emile Durkheim, présentées par Philippe Besnard et Marcel Fournier, PUF, 593 p., 248 F.

Lamaze, correcteur de Bible

Déjouant les fatalités de la Genèse, le pionnier de l'accouchement sans douleur trouve en Caroline Gutmann, sa petite-fille, une biographe

LE TESTAMENT DU DOCTEUR LAMAZE

médecin accoucheur.
de Caroline Gutmann.
Ed. Lattès, 278 p.,
120 F (18,29 €).

Intrépide, indignée, une enfant de douze ans se précipitait, voilà des années, dans les locaux de RTL où l'on venait d'insulter la mémoire de son grand-père, qu'elle n'avait pourtant pas connu. Aujourd'hui, la même Caroline Gutmann, armée cette fois d'un magnifique don d'écrivain, fait surgir, palpitant de vie, ce Fernand Lamaze, médecin déjà célèbre entre les deux guerres et, dès 1951, pionnier de l'accouchement sans douleur. Illustre, internationalement adulé, viscéralement voué à ce dont il avait fait un sacerdoce, il fut sacrifié à son art, trahi et pratiquement assassiné. Derrière ce personnage légendaire et qui eût passionné Balzac, sa petite-fille découvre, nous faisant suivre les émouvantes étapes de sa quête, un homme complexe et paradoxal, des événements et des faits qui réveillent toute une constellation familiale, toute une époque, un passé qu'ils éclairent et troublent à la fois. Implacable, fervente, avec humour, elle traque les traces qui survivent à celui dont elle est la descendante : photos, témoins, documents, mais aussi ses propres souvenirs d'une fraîcheur évocatrice, tout imprégnés des lieux et surtout des êtres familiers à l'admirable mais non toujours exemplaire docteur Lamaze.

Tout au long de sa vie, le voici puissant et fragile, captif de son exigeante liberté, homme de caractère et d'éthique, mélancolique et paillard, dépressif et bon vivant, marqué par la guerre de 14, apolitique et proche des communistes, ami des plus fidèle, homme à femmes, mais pas à la sienne, Louise, issue d'une importante fa-

mille de la haute bourgeoisie, épouse à jamais en amourée, bafouée, mais aussi forte qu'il est, en vérité, faible et vulnérable. Louise, la non conformiste, deviendra pour l'auteur la plus exquise des grands-mères, veuve aux souvenirs enchantés. Destinées toutes prenantes, originales, souvent bouleversantes, celles des amis et de la parentèle qui traversent et forment le destin de Fernand Lamaze, issu, lui, d'une lignée de rudes paysans lorrains, fiers souvent d'une accession au rang d'instituteur. Nous le rencontrons d'abord étudiant pauvre « monté » à Paris où, pour financer ses études de médecine, il fait office de surveillant dans un sinistre et sulfureux Institut des sourds et muets, mais aussi de serveur dans un bouge, de croque-mort et même de... dame de compagnie d'une riche Américaine ! Il sera précepteur de Jean Gutmann, dont le père, banquier mélomane aux mille vocations et qui se suicidera à l'entrée des Allemands en 1940, deviendra son ami le plus cher, tandis que Jean, bien plus tard, épousera Anne-Marie Lamaze, devenant ainsi le gendre du docteur, puis le père de Caroline.

PIONNIER

C'est presque par hasard, par désignation (il avait espéré devenir neurologue, ses moyens lui avaient interdit de poursuivre d'aussi longues études), et c'est assez tardivement que Lamaze rencontrera sa vocation d'obstréicien et s'illustre pour longtemps comme le plus exceptionnel, le plus réputé d'entre eux. Il découvrira là sa nature véritable, une passion, une obsession et s'y adonnera, pratiquant « son art comme il respirait, accompagnant la parturiente pendant son travail, la guidant dans les mystérieuses métamorphoses de son corps, reprenant son souffle avec elle, épousant ses souffrances ». On a oublié, aujourd'hui, ces souffrances, l'angoisse, les affres mêmes que la

naissance de leurs enfants promettait aux mères, il y a peu de temps encore. Dès ses débuts – d'où son aura –, Fernand Lamaze s'est attaché à dédramatiser, à humaniser la préparation et le déroulement des naissances avant d'aller plus loin et de libérer les femmes d'un acquiescement général à la malédiction biblique. Il avait alors soixante ans. Inspirée d'expériences découvertes lors d'un voyage professionnel en URSS, sa méthode de l'accouchement sans douleur fit scandale, mais permit aux femmes de refuser toute passivité, de faire appel à leur pouvoir de décision, à leur volonté et de contrôler cette aventure de leur propre corps. On voit quels tabous furent enfreints. On peut imaginer l'enthousiasme et les résistances ! Et le prix que l'initiateur eut à payer. Qu'il paie encore : un étrange silence s'est fait autour de lui, auquel ne fut pas étranger l'intérêt qu'ont eu certains de masquer le scandale de sa mort due à l'hypocrite brutalité stalinienne de ceux qui lui avaient été professionnellement associés.

De ses triomphes à son calvaire, Caroline Gutmann nous rend très proche l'homme de science, comme elle rend attachant son entourage. A respecter certaines lacunes, certaines questions laissées sans réponses, à refuser de tout expliquer, elle nous offre d'autant plus présent, plus poignant cet homme et ses failles : la précision même du récit exige ces quelques trous noirs, cette part d'ombre indéchiffrable, cette part d'inachèvement qui constitue les êtres vivants et les distingue des héros factices. Chaleureux et farouche, Fernand Lamaze frémit dans ses pages depuis ses débuts tourmentés jusqu'à ses réussites glorieuses et sa mort tragique, au point que cette biographie très documentée, étayée sur des informations des plus exactes, se lit aussi comme un très beau roman.

Viviane Forrester

D'une gaie sagesse

Michel Onfray mêle une nouvelle fois avec jubilation ses curiosités intellectuelles et ses goûts hédonistes

LES VERTUS DE LA FOUDE

« Journal hédoniste »,
tome II
de Michel Onfray.
Grasset, 376 p., 136 F (20,73€).

Comme il l'avait fait, en d'admirables pages, dans le premier tome de son « Journal hédoniste » (*Le Désir d'être un volcan*, Grasset, 1996), Michel Onfray assoit ce nouveau volume sur une évocation intime : il accompagne un jour sa mère aux services des archives de l'assistance publique pour qu'elle y découvre la vérité sur sa propre mère qui l'a abandonnée. Pages cruelles et fortes qui renvoient à la propre enfance de l'auteur tributaire de celle subie par sa

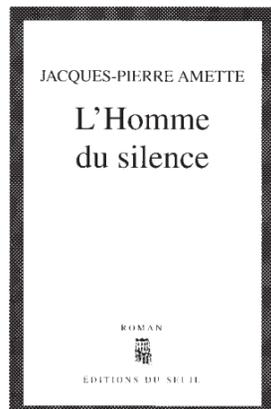
mère. Les lecteurs de Michel Onfray retrouveront ici la même jubilante « sagesse » d'un écrivain qui ne se paie pas de mots, réfute les faux-semblants, les conformismes de tout bord et orchestre ses goûts hédonistes comme ses curiosités intellectuelles, les uns et les autres avides, jubilants, empreints d'une rayonnante sensualité et d'une franchise gailarde.

Venu à la philosophie par l'Antiquité et sous la férule de Lucien Jerphagnon, Michel Onfray, quel que soit son sujet d'étude, de l'éloge des péchés capitaux à celui de la musique contemporaine ou à la célébration du gaz lacrymogène, prône « la liberté, le souci et l'usage de soi entièrement soumis au pur et

simple caprice subjectif », mais dans une perspective volontariste et révolutionnaire proprement nietzschéenne, qui exclut l'autocomplaisance, l'approximation et la nébuleuse sensualiste.

C'est une sagesse gaie, légère, mais issue d'une rigoureuse discipline de pensée, qu'il procure ; le pessimisme même est d'un velouté ombré chez ce « conjurateur des hypothèses idéalistes, spiritualistes et religieuses ». La séduction des écrits de Michel Onfray tient dans son art de célébrer les bonheurs de la vie, hors de tout leurre, en la libérant des codes et servitudes auxquels doctrines sociales et idéologiques voudraient la soumettre. Pierre Kyria

JACQUES-PIERRE AMETTE



Editions du Seuil

Des nouvelles de l'« Homo biographicus »

Genre tenu pour mineur il y a encore vingt ans, la biographie suscite un véritable engouement auprès du public. Histoire, typologie, problème juridiques, Salon... Enquête sur un phénomène éditorial

Avec malice, l'écrivain britannique E. M. Forster distinguait trois types de personnages : l'*homo sapiens* (homme réel), l'*homo fictus* (invention romanesque) et l'*homo biographicus* (cas intermédiaire du héros biographié). Aujourd'hui, le dernier modèle est plus fréquenté que jamais, séduisant conjointement – et c'est une conjonction inédite – romanciers et historiens, journalistes et politiques, comme si l'exercice, gaieure réelle ou leurre destiné à couvrir travestissements personnels ou transferts contestables, était une panacée.

Le genre n'a rien de neuf, et si le mot n'apparaît qu'au début du XVIII^e siècle, repris d'un mot grec attesté tardivement (vers 500), le récit d'une vie, comme le fait de l'écrire, remonte à l'Antiquité. A l'obscur navigateur carien Scylax, auteur d'une vie du tyran Héracléides, rédigée en grec au VI^e siècle avant notre ère, semble-t-il. Sans doute est-il issu de l'épigraphie funéraire, de l'éloge funèbre ou du goût dynastique des puissants pour célébrer, détailler et recomposer leur généalogie.

Le monde médiéval le réserve peu ou prou aux saints : la popularité inouïe de la *Légende dorée*, recueil de Jacques de Voragine, est telle qu'on trouve des traces de ses récits édifiants jusque dans la fameuse Bibliothèque bleue sous l'Ancien Régime. Et si, en marge des très politiques figures de l'évêque martyr Thomas Becket et du roi français Louis IX, l'exceptionnel statut de François d'Assise fixe en dogme le rêve d'une histoire immédiate – le rappel biographique composé par le dominicain Bonaventure devait être la seule version autorisée de la vie du Poverello –, il faut attendre la Renaissance pour que savants et artistes, souverains et guerriers partagent un traitement aussi spécifique, les *vidas* du XIII^e siècle, notices consacrées aux plus fameux troubadours quasiment toutes anonymes, n'étant guère que des esquisses introductives à l'œuvre du poète, fiables pour l'origine sociale et géographique du troubadour le plus souvent, mais des plus romanesques sur sa vie amoureuse, recomposée sur la matière des chansons.

En vogue au XVII^e siècle, le genre trouve alors son identité (l'anglais *biography* est attesté en 1683, près de quarante ans avant son équivalent français). Le genre se dilate aux préoccupations encyclopédiques et universelles chères au XIX^e siècle (Louis-Gabriel Michaud entreprend dès 1811 sa monumentale *Biographie universelle ancienne et moderne*, inachevée malgré ses 85 volumes, dont l'écho s'entend encore dans les formidables entreprises contemporaines de Jean Maitron, le *Dictionnaire biographique du mouvement ouvrier français* et son complément international). Toutefois, dans le sillage du mouvement romantique, la rhétorique sociale cède bientôt devant le portrait du seul individu – notons que c'est alors qu'apparaît le sens moderne de l'autobiographie.

De telles fluctuations ont naturellement brouillé les pistes. Longtemps en vigueur, même suivies de façon parfois peu scrupuleuse, les normes spécifiques héritées de l'époque romaine ont survécu à Suétone et Plutarque, dont les *Vies des douze Césars* et les *Vies parallèles* fixent la référence : le texte est bref au regard du flot majestueux de l'histoire générale, privilégie les particularités concrètes du parcours individuel à force d'anecdotes exemplaires, tout en séparant clairement l'évocation du caractère et des événements auxquels le modèle est mêlé, dichotomie qui annonce l'inépuisable succès du diptyque « l'homme et

tion morale fortement didactique.

Il faut donc attendre plus de seize siècles pour que la biographie change de vocation. L'imprimé, au cœur du débat d'idées, permet de confronter des ouvrages copieux jusqu'à l'indigestion, qui ne craignent ni les partis pris tapageurs ni les options polémiques mais dont le nombre pléthorique atteste la soif de repérage et de décanation après la formidable remise en cause des valeurs qui a accompagné l'épisode révolutionnaire. La monographie s'impose avec l'affirmation romantique, émancipée des normes antiques qui en limitaient l'extension : si la renommée de leurs auteurs a conservé ses lecteurs à la *Vie de Rossini*, de Sten-

dhal, et rendu les leurs aux « Grands Hommes en robe de chambre » de Dumas (*Jules César*, *Henri IV*, *Louis XIII et Richelieu*), c'est la critique littéraire qui a le plus vite compris l'intérêt du genre repensé, qui autorise le mélange du récit de la vie, de l'essai sur l'œuvre, de digressions personnelles, jusqu'à permettre même l'identification au modèle. L'historien reste plus prudent et le lexicographe circonspect : Littré définit la biographie comme une « sorte d'histoire qui a pour objet la vie d'une seule personne ». Une singularité suspecte à l'heure où l'histoire aspire à un statut scientifique, mais qui a le mérite de disqualifier les stéréotypes rhétoriques hérités des Lumières. Avec l'irruption du rôle de l'inconscient, personnel ou collectif, tel que les écrits de Schopenhauer, Dostoïevski, Nietzsche, Freud enfin le révèlent, l'option anecdotique et psychologique, jusque-là privilégiée, est de plus en plus contestée et les historiens, réticents, abandonnent le genre aux littéraires, dont la manière renouvelait le ton (Stefan Zweig, André Maurois, Marcel Brion, Henri Guillemin n'ont toutefois plus de successeurs à leur mesure, peut-être parce que les savants ont, depuis, réinvesti le terrain avec un bonheur de plume parfois qui rend sans intérêt les tentatives moins informées et pas nécessairement mieux composées).

L'anathème comme le panégyrique ne sont pas de mise pour l'historien, qui accepte la formation d'un panthéon civique à de seules fins didactiques, sélectionnant les figures-étapes indispensables d'une mythologie nationale dont l'Etat républicain a besoin (Lavis) mais qui ne requalifie pas l'option biographique, abandonnée aux polygraphes, académiciens et autres nostalgiques des hagiographies dynastiques. Le préjugé défavorable se renforce encore dans le sillage de l'école des *Annales* : symbole même d'une conception traditionnelle du passé, où chronologie et grands hommes priment sur les structures et les masses et où batailles et traités occupent prioritairement le devant de la scène, contribuant ainsi aux héroïisations convenues, l'approche biographique ne reçoit aucun tribut de Marc Bloch, et ceux, apparents, de Lucien Febvre (*Philippe II et la Franche-Comté* [1911],

Luther [1928], *Rabelais* [1942]) subvertiraient radicalement le genre s'ils s'en réclamaient. La leçon de Michelet, qui remettait en visionnaire le peuple au premier rang des préoccupations de l'historien, ne s'était pas perdue. C'est par l'enquête prosopographique que le tenant de la « nouvelle histoire » a retrouvé le métier du biographe, tenu avec une inentable bonne conscience pour un sous-genre quasi déshonorant. Soucieux de défricher de nouveaux « territoires », pour reprendre la formule du collectif dirigé par Jacques Le Goff et Pierre Nora, Faire de l'Histoire (1974), l'historien étudie les sénateurs romains, les ingénieurs du roi, les notables du Premier Empire ou les régents de la Banque de France sans renier sa démarche, affinant tout au plus ses méthodes. Il rencontre ainsi des destins individuels dont il se prend à vouloir exhumer le souvenir.

Ainsi Georges Duby, André Chastel ou André Miquel ont-ils révélé *Guillaume Le Maréchal*, le cardinal *Louis d'Aragon* ou le prince syrien *Ousâma*, « Inconnus

de Louis XIV ou de Napoléon qui ne tranchent pas sur

de l'Histoire » (c'est le titre d'une éphémère collection de Fayard), où Bernard Guénée a retracé quatre vies de prélats de l'automne médiéval, de l'inquisiteur Bernard Gui, dépris des fables du *Nom de la Rose*, à l'« historien » et témoin Thomas Basin (*Entre l'Eglise et l'Etat*, 1987).

Toutefois, l'engouement populaire reste fort pour un genre considéré comme frivole, dégagé des leçons éthiques de sa vocation première pour ne plus séduire que par sa facture fluide, faite d'anecdotes et de témoignages agencés sans perspective critique, et ses choix conventionnels (rois, reines, grands ministres et soldats fameux). Sa relégitimation récente par le retour des universitaires sur le terrain déserté a accru encore son audience.

Après l'étonnissant succès de *Louis XI* de Paul Murray Kendall (Fayard, 1974), suivirent les biographies de *Philippe le Bel*, de Jean Favre (1978), ou de *Catherine de Médicis*, d'Ivan Cloulas (1979), portés aux premiers rangs des best-sellers comme les ouvrages, issus de traditions plus contestées, de Jean Orieux (*Talleyrand*) ou Alain

Decaux (*Blanqui*). Au vu du succès commercial, inespéré, le ton était donné et les sirènes devinrent irrésistibles.

Ainsi, depuis vingt ans le genre, longtemps tenu pour mineur, voire ringard, séduit tous les éditeurs, qui multiplient les collections, débauchent les historiens les plus sourcilieux, accueillent les leaders politiques et essayistes opportunistes, campés dans des (im)postures de carnaval, jouent la concurrence effrénée sans que l'état de la documentation, généralement invariant, justifie ces récidives obstinées. A ce jeu-là, Cléopâtre, Henri IV ou François I^{er} ne sont guère menacés que par Jean Moulin – pas moins de cinq titres consacrés au résistant en moins d'un semestre –, Napoléon et de Gaulle étant plus sûrement annexés par les récits romanesques. Dans bien des cas on est cependant loin des exigences spécifiques de la biographie repensée, comme si la large notoriété promise à un historien connu jusque-là de ses seuls pairs suffisait à passer outre des codes rigoureux de sa pratique : combien

de Louis XIV ou de Napoléon qui ne tranchent pas sur les plus antiques références sans convaincre d'une légitime pérennité ? Rien de tel, en revanche, avec la démarche personnelle de Pierre Assouline. Avec constance ce journaliste brosse depuis vingt ans par touches le paysage de l'histoire culturelle de ce siècle, loin des oukases nouveaux de cette spécialité récemment promue.

De Gaston Gallimard à Jean Jardin, d'Albert Londres à Daniel-Henri Kahnweiler, de Simonon à Hergé, c'est, après le coup d'éclat de *Monsieur Dassault* (Balland), une histoire singulière de notre temps que tisse Pierre Assouline, où l'on peut gager que les rares domaines encore négligés – musique, photo, architecture ou chanson – pourraient livrer bientôt les éclairages manquants. Héritier, plus encore que Jean Lacouture, de ce goût de la manière personnelle qui fit la signature d'un Maurois ou d'un Zweig, Assouline réconcilie la rigueur et l'invention. Sorte de Coppens de l'*Homo biographicus*, puisse ce lecteur de Marcel Schwob sait aussi que les *Vies imaginaires* peuvent être les plus belles...



Les limites imposées par la justice

Entre souci de vérité et respect de la vie privée, la marge de manœuvre du biographe est de plus en plus étroite

Le biographe peut-il tout dire, sauf l'essentiel ? Dans quelles conditions peut-il espérer travailler à la rédaction d'un ouvrage sans redouter les invectives des biographes, ayants droit – voire des tiers ? Dans quelles mesures un éditeur peut-il prendre le risque de publier une biographie susceptible de déplaire sans craindre les foudres de la justice ? Y a-t-il et doit-il y avoir une véritable dissension entre biographes et juristes, entre liberté d'expression et respect de la vie privée ?

C'est avec une acuité toute particulière que ces questions se posent aujourd'hui tant, depuis quelques années, ces affaires sont de plus en plus souvent portées devant la justice. En outre, le magazine professionnel *Livres Hebdo* a ouvert – depuis maintenant un an – une chronique juridique. De même, alors que le mensuel *Lire* consacrait un dossier spécial au sujet (novembre 1998), le premier Salon de la biographie – à Nîmes du 5 au 7 février – organisait un débat sur le thème : « Biographies : des livres au tribunal ».

L'enjeu est en effet de taille. Comme le souligne M^{me} Emmanuel Pierrat (1), « les juges disposent d'une palette de sanctions suffisamment dissuasive pour

alerter les éditeurs sur le risque qu'ils prennent – tant en termes financiers qu'en termes de réputation – en publiant une biographie non autorisée ».

Si la saisie de l'ouvrage est un cas encore exceptionnel, la suppression de passages, la condamnation aux dommages-intérêts, la publication de la condamnation ou l'insertion de rectificatifs sont devenues procédures courantes. Et il est naïf de croire que les frais engagés dans une procédure sont compensés par l'effet d'annonce du scandale – la condamnation aux dommages et intérêts se montant en moyenne à 50 000 F (7 622 €). Pourtant c'est parfois jusqu'à la parution même qui est remise en cause. La biographie de James Lord consacrée à *Giacometti* a ainsi dû attendre douze ans avant de pouvoir être publiée en France. Sa veuve – choquée par certains passages

qui évoquaient les écarts conjugaux de son défunt mari, et notamment ses régulières visites aux prostituées – menaçait de faire saisir l'ouvrage.

Mais un éditeur ne doit-il pas

faire confiance à l'auteur qui s'impose des limites dictées par une rigueur intellectuelle et morale ? Pour Pierre Assouline (2), il y a chez le biographe « du flic, de l'indig et de l'éboueur » et

Laurent Greilsamer (3) considère que le métier de biographe nécessite « tact, respect et diplomatie ». Pour lui, la tentative du biographe « d'aller au plus près de la vérité » ne doit pas être mise à mal par la justice : « Je préférerais renoncer », si tel était le cas. Toute vérité serait alors bonne à dire ? « Oui », explique Alain Quella-Villéger (4), dès lors qu'elle éclaire de façon pertinente l'œuvre de l'artiste biographé ».

Reste que la justice française – une des plus coercitives au monde en ce qui concerne la protection des droits de la personnalité – risque de compromettre la publication de biographies, sauf à être des hagiographies ou des biographies dites autorisées.

Emilie Grangeray

L'arsenal juridique

Quatre « pans du droit » permettent d'intenter un procès à un éditeur et/ou un auteur :

- L'utilisation de la loi du 29 juillet 1881 sur la liberté de la presse permet de combattre un écrit à caractère diffamatoire – c'est-à-dire portant atteinte à l'honneur ou à la considération de la personne – et/ou injurieux.

- L'article 9 du code civil s'applique à la protection de la vie privée. Le concept de vie privée recouvre, entre autres, l'identité de la personne (patronyme véritable et adresse), sa vie sentimentale, conjugale et sexuelle ainsi que ses convictions religieuses et politiques. C'est ainsi que, l'année dernière, Catherine Deneuve a notamment obtenu la suppression de six passages dans le *Truffaut* de Serge Toubiana et Antoine de Baecque.

- Le droit à l'image, s'il ne fait l'objet d'aucun texte de loi spécifique, permet pourtant à quiconque de s'opposer à la reproduction de ses traits, que ce soit sous forme de photo ou de dessin, et cela même lors d'une manifestation publique. Son invocation, qui handicape l'illustration de la couverture comme le cahier photo, participe largement du développement exponentiel des procès aujourd'hui.

- Les droits qui protègent la propriété littéraire et artistique s'exercent sur le droit de citation. Quant à la citation d'inédits, c'est un casse-tête pour celui qui désire publier romans inachevés, journaux et correspondances.

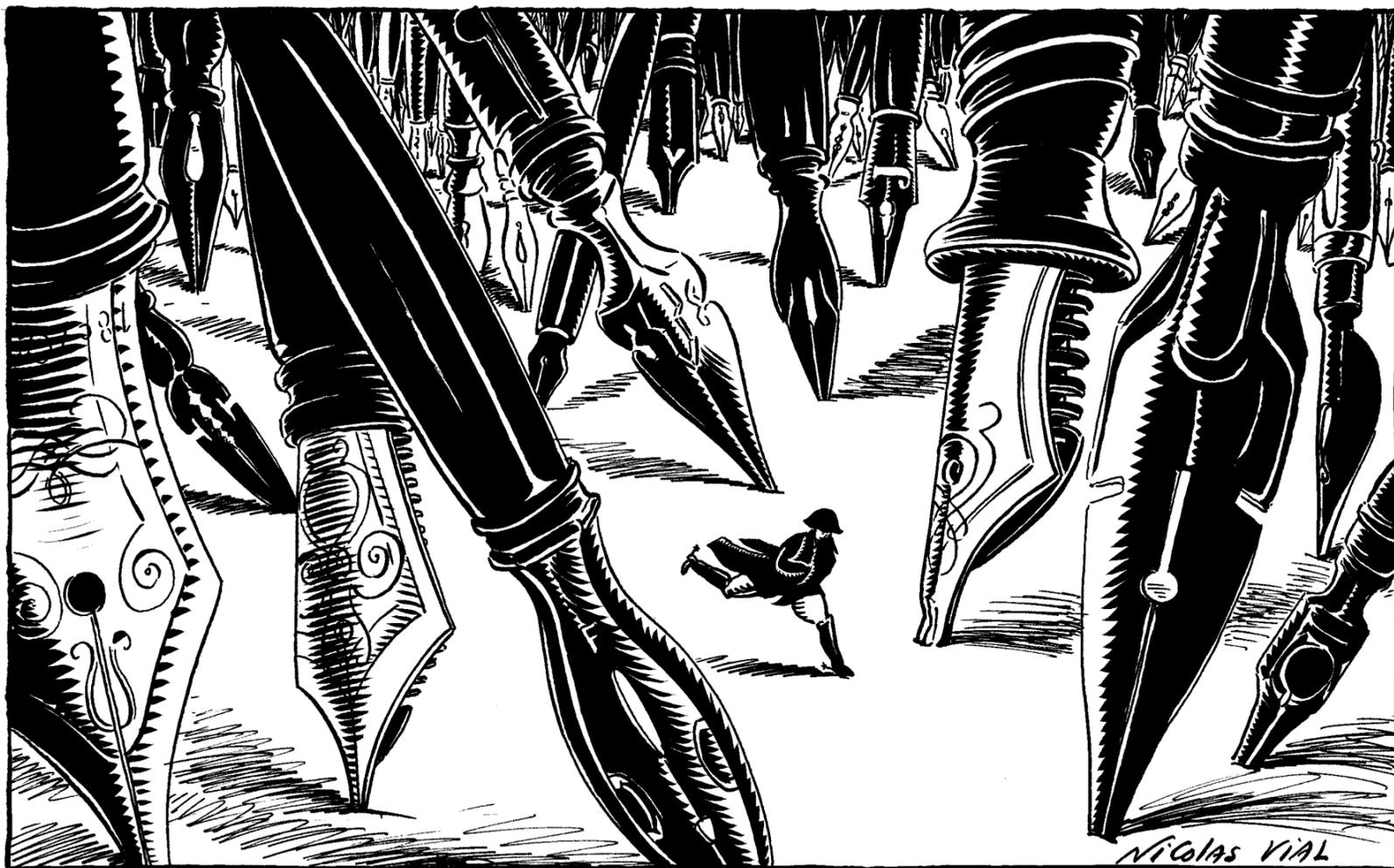
E. G.

(1) Avocat au barreau de Paris, auteur notamment de *Le Droit d'auteur et l'édition* (éditions du Cercle de la librairie, 1998)

(2) Auteur de nombreuses biographies dont : *Hergé* (Gallimard « Folio », 1998), *Simonon* (Gallimard, « Folio », 1996).

(3) Auteur notamment de *Hubert Beuve-Méry : 1902-1989* (Fayard, 1990) et *Le Prince foudroyé, la vie de Nicolas de Staël* (Fayard, 1998)

(4) Auteur notamment de *Pierre Loti* (Aubéron, 1998).



Des habits neufs pour la bio ?

N'hésitant pas à inventer un genre qui devrait avoir quelque peine à faire école, le médiéviste Jacques Le Goff a fait preuve d'audace avec son mémorable *Saint Louis* (1996), où il étudie davantage le « phénomène de mémoire » collective qu'un parcours individuel. La formule, qui suppose un corpus limité mais consistant, ne semble, au regard de l'historien, pouvoir ne s'appliquer guère qu'à Abélard, Frédéric II de Hohens- tauffen et François d'Assise...

Est-ce ce qui autorise certains historiens encore réticents envers la contrainte biographique à récusar l'approche que leurs éditeurs persistent à promouvoir ? Ainsi, ni *La Mélancolie du pouvoir*, de Joël Cornette, ni *La Sagesse et le Malheur*, de Denis Cruzet, ne sont à proprement parler des biographies d'Omer Talon et de Michel de L'Hospital, ce qui n'apparaît pas si crûment dans leur présentation. Le plus malicieux reste Alain Corbin, qui, en tenant la gageure de réaliser la biographie d'un parfait inconnu, *Le Monde retrouvé de Louis-François Pinagot* (Flammarion, 1998), a accompli le rêve d'« histoire totale » cher aux Annales dans le domaine suspect de la biographie. L'angle, intellectuellement des plus convaincants, porte toutefois en germe la prise de conscience de la vanité de toute reconstruction psychologique. L'historien, en poursuivant la chimère, cède alors à la tentation du roman-

PARTI PRIS

Reste la possibilité de redéfinir a minima un genre si encombré. D'aucuns tronquent arbitrairement les parcours, comme Henry Dougier et Michel Boyer, en charge chez Autrement de la récente collection « Naissance d'un destin », qui s'abritent derrière la contestable affirmation de François Mauriac : « L'enfance est le tout d'une vie, puisqu'elle nous en donne la clef. » Après un astucieux balancement *Trotsky/Staline*, dû à Jean-Jacques Marie, dernières illustrations en date de ce déterminisme, *John Kennedy et Richard Nixon*, tous deux signés de Claude Moisy (208 p., et 192 p., 89 F chacun). D'autres adoptent le parti pris de se limiter à un angle de vue, comme les brefs volumes de la collection « Curriculum », dirigée chez Liana Levi par Emmanuelle Thomieux-Rioux ; dernier titre, *Toutankhamon*, de Patricia Rigault (156 p., 78 F [11,89 €]), en attendant un promoteur *Greta Garbo*, de Jean Lacouture, inaugurant pour l'occasion la possibilité de coédition (à paraître fin mai).

Même subjectivité pour Christophe Pincemille chez Payot, qui traite de prévisibles figures de proue d'un point de vue qu'il entend surprendre : un *Edouard VII* à paraître bientôt permettra d'en juger. Rien de très neuf en revanche, toujours chez Payot, dans la collection « Biographie » confiée à Sophie Bajard, au vu du premier titre, *Henri VIII. Le Pouvoir par la force*, de Bernard Cottret (464 p., 150 F [22,86 €]). Rien de révolutionnaire non plus dans le parti pris de Bel-fond, qui ouvre sa nouvelle collection, « La vie amoureuse », par un *François I^{er}. Le Chevalier de l'amour*, signé Claude Dufresne (264 p., 99 F) : le public n'en attendra que ce simple plaisir de lecture et cette saveur parfois épicée de l'anecdote qui ont ruiné la réputation du genre aux yeux des universitaires, avant qu'ils n'y sacrifient parfois.

Somme toute, les seuls cas réellement notables au rang des nouveautés sont les premières investigations méthodiques sur les grands contemporains. Mais, là, l'historien est plus réservé que le journaliste, qui s'attache moins aux politiques, hypothétiques futurs grands du XX^e siècle, qu'aux hommes de lettres et aux artistes. La rapidité d'exécution requise, comme la capacité de synthétiser intelligemment, expliquent moins cet écart que le corpus requis.

Un fonds privé livré pour la première fois, le tour professionnel de l'investigation, la garantie de la non-ingérence des héritiers ou ayants droit, et les conditions sont réunies pour la réussite de ces biographies « pionnières » qui ont récemment permis de mieux connaître Marguerite Yourcenar, Michel Foucault ou Marguerite Duras. Chance en partie refusée à Fernand Braudel ou Roland Barthes.

P. K.

Ph.-J.

Les recettes du succès

La biographie serait-elle une forme apparentée au jackpot pour les éditeurs aujourd'hui ? On serait tenté de le croire, vu le rythme des parutions sur le marché national. Sans doute n'a-t-il jamais été aussi soutenu, puisque désormais le genre excède largement le territoire traditionnel des politiques et des princes, des favorites et des saints, des hommes de lettres et des artistes, pour gagner celui longtemps négligé des entrepreneurs et des hommes d'affaires, Michelin ou Rothschild, Citroën ou Renault...

Maître reconnu du domaine, Fayard est certainement avec Perrin l'éditeur le plus investi sur ce que la logique commerciale commande de considérer comme un créneau. Directeur littéraire de la maison de la rue des Saints-Pères, Denis Maraval justifie la production de ce type spécifique d'approche par la nécessité de « faire le truchement entre des historiens de métier et le public, composé aussi d'universitaires et de chercheurs ». La parution ce mois d'un *Saint Augustin* (de Serge Lancel), d'une *Espagne de Philippe II* (de Joseph Pérez) et des premiers volumes de monumentales biographies de *Zola* (par Henri Mitterand) et *Beaumarchais* (par Maurice Lever) donne une idée de l'industrie. Pour la douzaine de titres qu'il publie chaque année, Denis Maraval commande le plus souvent l'ouvrage une fois le sujet arrêté ; il s'agit de convaincre « l'auteur le plus qualifié et le plus compétent, historien de métier, de franchir le pas de la biographie ». Si l'on en croit le nombre de récidivistes (Jean Favier, Jean Tulard, Ivan Clouas ou Michel Duchéin), l'éditeur semble efficace. Bien sûr, cette façon de procéder suppose qu'on se donne du temps – « cinq ou six ans en moyenne », précise Maraval, qui « essaie de travailler en amont et d'anticiper sur les oc-

casions qui permettent de lancer un livre », évoquant notamment les vagues de commémorations dont la mode résiste aux surenchères. Si la règle privilégie l'initiative de l'éditeur, soucieux de reprendre « tel personnage jusque-là pas, peu ou mal traité », elle n'interdit pas d'entendre le désir personnel de tel ou tel d'entreprendre une biographie précise.

Le cas de Laurent Theis est plus éclairant : auteur d'un *Dagobert* (Fayard, 1982) et d'un *Clovis* (Complexe, 1996) qui font référence, il prépare un *Robert le Pieux* à paraître cet automne. Si les deux premiers titres furent le fruit de commandes d'éditeur, c'est lui qui a proposé de traiter le roi de l'an mil. Le médiéviste a sauté sans état d'âme le pas qui fait un biographe : « Sortir des catégories habituelles, écrire pour un autre public, plus large » que celui qu'il connaissait jusque-là, c'étaient autant de défis faits pour séduire un universitaire suffisamment atypique pour modifier les règles du jeu si l'intelligence du sujet le demande. Aujourd'hui éditeur chez Plon, il distingue deux cas de figure : deux tiers des biographies qu'il publie sont des commandes où le sujet arrêté conduit à débaucher l'auteur adéquat, avec quelques usages paradoxaux – plus le héros

Denis Maraval pour Fayard et Laurent Theis pour Plon expliquent sur quels critères reposent leurs choix de sujets et d'auteurs

est inattendu, obscur ou décrié, plus le biographe gagne à être surprenant (ainsi avec François Furet convaincant-il Jean-Denis Bredin d'écrire son *Joseph Caillaux* pour Hachette) ; il arrive, plus rarement, que l'auteur soit pressenti sans qu'aucun sujet ne soit encore envisagé – on mise alors sur la plume du biographe pour magnifier le sujet de son choix. Un tiers des titres naissent cependant de la démarche inverse : on lui a proposé ainsi di-rectement un *Maurepas* comme un *Louis XII* qu'il va prochainement publier.

Il semble donc qu'il y ait moins des règles que des usages, qui n'épargnent pas au lecteur des textes mal travaillés, signés d'auteurs contestables sur des sujets peu folichons. Mais, à l'inverse,

des succès imprévisibles, tel le *Zita* de Jean Sévillia (Perrin), joliment conduit, tiré à l'origine à 2 500 exemplaires et qui a largement dépassé les 30 000 ventes. Souhaitons, à l'échelle des *Etudes creuses*, le même miracle au colonel Roudaire et à son projet de mer saharienne, à Gérard Dubost, publié par la Société des sciences naturelles et archéologiques de la Creuse (146 F à l'ordre de la Société CCP Limoges 106 17 S), dont le projet de fertilisation des chotts, pour être resté un mirage, méritait qu'on en fit l'histoire.

Reste à comprendre le succès constant d'un genre aux réalisations si inégales. Est-ce encore le rattrapage d'un ancien retard de l'édition française ? La facilité toujours plus grande à trouver des signataires, puisque même les politiques postulent (Séguin, Bayrou, Lang, Sarkozy) ?

Le plébiscite doit correspondre à une perception marchande très stricte. Fort mal représentée dans le catalogue des livres au format de poche, la biographie est un objet clairement identifié en librairie, un solide argument de cadeau, comme de compte-rendu pour tous les supports critiques, qui ne résisterait bien que dans son format original.

Ph.-J. C.

Josyane Savigneau

La biographie, un genre encore littéraire ?

Biographe, est-ce un métier, une vocation ? Et la biographie littéraire est-elle un genre défini par l'adjectif ou bien un chapitre de l'histoire et de la science des œuvres ? Autrement dit, la littérature doit-elle contenir la biographie comme l'une de ses nombreuses demeures, ou accepter d'être, par elle, à partir d'une extériorité neutre, regardée, jaugée, approchée ?

Le développement récent et considérable de la biographie littéraire en tant que catégorie éditoriale, d'une certaine façon, répond à ces questions. En les annulant. Car, du côté des éditeurs, la demande est forte, pressante, à la mesure de celle, supposée ou réelle, des lecteurs. Ainsi, sous cette pression, la biographie peut, de quelque manière, s'affranchir de la littérature, aussi bien comme art que comme problématique. Raconter, avec plus ou moins de bonheur, la vie d'un écrivain n'est pourtant pas un geste neutre, qui n'engagerait que le savoir-faire, la méthode et la compétence de celui qui l'accomplit. La théorie littéraire d'un côté – dont le reflux après l'engouement pour les sciences du texte dans les années 60 et 70 est net –, et de l'autre le rapport intime, personnel, avec une œuvre,

constituent des questions qui semblent s'être dissipées.

On écrit donc des biographies. Les éditeurs passent commande, un œil sur le calendrier des commémorations, l'autre sur les terrains encore inexploités. De fait, comme le remarquait Alain Buisine – lui-même auteur, notamment, d'un *Verlaine* (Tallandier, 1995) et d'un *Pierre Loti* (idem, 1998) – lors d'un colloque à Cerisy, en août 1990 sur « Le biographique », « on assiste (...) à un phénomène fort symptomatique : depuis quelque temps les meilleurs spécialistes universitaires de tel ou tel écrivain, après lui avoir consacré depuis des décennies maintes analyses idéologiques, esthétiques, stylistiques, littéraires, décident de couronner leur effort critique par une biographie (...). Après toute une vie d'exclusive attention à l'écriture, le critique littéraire n'a maintenant d'autre empressement que de devenir le grand biographe de son écrivain ». Il y a là, bien sûr, un désir légitime de reconnaissance, dont la voie est tracée par les éditeurs. Mais il y a aussi, de la part de ceux qui ont les instruments pour y réfléchir, un déficit de pensée sur la nature et les implications du geste biographique.

Les conséquences de ce déficit et du passage de l'étude universitaire spécialisée à la biographie sont par-

fois étranges. Ainsi, un seizième siècle reconnu, Frank Lestringant, auteur de plusieurs essais sur cette période, a-t-il dû renoncer à un livre sur Agrippa d'Aubigné – deux biographies du poète des *Tragiques* ayant paru récemment – et, faisant un long saut hors de ses compétences d'origine, écrire une vie... d'Alfred de Musset, excellente au demeurant (Flammarion, 836 p., 169 F [25,76 €]). De même, Marie-Anne Lescouret, après des biographies de *Rubens* (J.-C. Lattès, 1990) et d'*Emmanuel Levinas* (Flammarion, 1994), vient-elle de publier un ouvrage sur *Goethe* (Flammarion), dont on fête cette année le deux cent cinquantième anniversaire de la naissance (1749). Ce qui dessine, pour le moins, un curieux itinéraire. « L'art du biographe consiste dans le choix », pensait Marcel Schwob...

Bien sûr, si le « désir biographique » apparaît souvent aléatoire et induit par la demande éditoriale, rien n'empêche qu'il naisse et augmente à la lumière de l'écrivain fréquenté. Si l'on doit s'interroger sur ce désir, on ne peut, de cette interrogation, déduire un jugement a priori sur le travail accompli. De plus, il est des cas où le désir, malgré tout, commande, où c'est la connaissance intime et préalable qui conduit celui qui va prendre, à

un certain moment de sa relation avec le sujet, la posture du biographe : ainsi de Michel Surya à propos de *Georges Bataille* (Seguier, 1987, et Gallimard, 1992), de Christophe Bident avec un *Maurice Blanchot* (Champ Vallon, 1998) qui pose, jusqu'à l'une de ses extrémités, la question de la validité du geste biographique, ou encore, dans le domaine de l'érudition maniaque, d'une sorte de connaissance totalisante du sujet, de Jean-Jacques Lefrère avec son *Isidore Ducasse* (Fayard, 1998). Raconter la vie d'un écrivain, c'est, non pas se cacher derrière son sujet, mais faire œuvre en son propre nom. En ce sens, la démarche de Sartre écrivain *L'Idiot de la famille* représente une sorte de point limite ou de modèle absolu du geste biographique.

Finalement, au-delà des questions de méthode et d'intérêt, en marge du débat sur l'utilité ou la légitimité des approches biographiques de la littérature, une question demeure, une question que tous ces gros livres – on est loin des merveilleuses *Vies brèves* de l'un des créateurs du genre, l'Anglais du XVII^e siècle John Aubrey – ne devraient pas occulter : celle des figures possibles du biographe, écrivain de l'ombre certes, mais auteur à part entière.

THÉÂTRE MOLIERE MAISON DE LA POÉSIE

Lectures Lectures

Serge Maggiani
dit 3 monologues
de **Bernard Noël**

du 5 février au 20 mars
les vendredis et samedis à 18h30

01 44 54 53 00

Entrée Théâtre : Passage Molière
157 rue Saint-Martin Paris 3

